



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 132

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
- Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
https://la442rue.com

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
KK
Sabien WITTMAN
VINCENT (Punkulture et Mass Prod)
ZERIC (Trauma Social)
STEFAN (No Balls)
JOCKE (Chuck Norris Experiment)
Joey SKIDMORE
CHRISTINE

RIP :
LITTLE RICHARD
CHRISTO
Guy BEDOS
Phil MAY
Dave GREENFIELD
Florian SCHNEIDER
Albert UDERZO
Ennio MORRICONE
Honor BLACKMAN
Michael McCLURE
Astrid KIRCHHERR
Marc ZERMATI
Ian HOLM

Vendredi 17 juillet 2020 ; 14:20:10
Masked time



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

SIN CITY : Next exit Sin City (CD autoproduit)

Laissez-moi vous raconter l'histoire de 2 nomades du rock'n'roll, hobos modernes qui usent de l'avion plutôt que du train pour courir l'aventure, mais qui n'en conservent pas moins l'esprit de découverte qui anime tout itinérant depuis qu' homo ergaster est parti à la conquête d'un monde alors inconnu. Jack Beesley et Nick Armstrong sont néo-zélandais. C'est à l'autre bout du monde qu'ils forment les Cavemen, groupe garage-punk dans lequel ils sont respectivement guitariste et bassiste. En décembre 2015, les Cavemen s'installent à Londres. Jusque-là, tout va bien. En mars 2020, Jack et Nick sont en vacances à Alicante, au sud-est de l'Espagne. Jusque-là, rien d'anormal. Sauf qu'une saleté de virus buveur de bière mexicaine s'invite lui aussi sur le vieux continent, qui se retrouve derechef emprisonné sur ordre de dirigeants qui se prennent pour de petits dictateurs sanitaires. L'Espagne ne fait pas exception à cette marée totalitaire, et nos 2 lascars se retrouvent confinés dans cette ville. Heureusement pour eux, ils disposent d'une guitare et d'un piano, et comme ils n'ont rien d'autre à faire, ils composent. Beaucoup. Les chansons sortent de leurs petites mimines expertes comme les âneries de la bouche de tous ces pseudo experts scientifiques, mais vrais connards, qui n'ont de cesse de faire chier tout le monde en attisant toujours plus les délires paranoïaques et autoritaristes de politiciens qui n'en demandaient pas tant pour assouvir leurs bas instincts despotiques. En 2 mois, nos 2 taulards expatriés composent et enregistrent une bonne trentaine de morceaux, de quoi remplir 2 albums qu'ils mettent aussitôt en ligne, "Welcome to Sin City", et "Next exit Sin City", Sin City étant le nom de "scène" qu'ils se sont choisis, à défaut de pouvoir en faire, de la scène. Bien qu'au bord de la mer, Alicante bénéficie d'un climat semi-désertique. Est-ce la raison pour laquelle Sin City a décidé, sur "Next exit Sin City", de rendre hommage aux westerns spaghetti, en dépit du fait que ces derniers, à commencer par la "Trilogie du dollar" de Sergio Leone, ont été tournés dans la région d'Almeria, nettement plus au sud ? Ou bien, plus prosaïquement, parce que Jack et Nick sont de vrais fans du genre ? Le fait est que cet album, forcément intimiste, avec guitare, piano, harmonica et quelques percussions minimalistes, dégage de sérieux relents de poussière, de sueur et de poudre. Quelques-uns des 14 titres du disque auraient aisément pu figurer dans une bande originale de western à l'italienne, voire même de western américain des années 50, certains d'entre eux fleurant bon les efforts similaires de Marty Robbins ou Frankie Laine. Il se dégage une atmosphère crépusculaire de ce disque, une ambiance fin de règne, comme il s'en dégageait dans les villes désertées de toute vie humaine durant ce putain de confinement. Nul doute que Jack et Nick s'en sont aussi inspirés pour produire une musique délabrée et fuligineuse, comme si Nick Cave s'était invité dans un duel triangulaire façon "Le bon, la brute et le truand". Un triel selon le néologisme inventé pour l'occasion. Combien de réalisateurs peuvent se vanter d'une telle reconnaissance linguistique ? Que restera-t-il de Sin City maintenant que la situation est revenue à un vague semblant de normalité (toute relative avec le port devenu obligatoire d'un putain de masque qui anéantit toute relation sociale) ? Souhaitons qu'il y ait un après pour un duo qui a su se rendre indispensable à notre survie mentale bien anesthésiée depuis plusieurs mois. Un duo réfractaire à toute forme de grégarisme basement servile.

Nikki HILL : Feline roots (CD, Hound Gawds ! Records - www.houndgawd.com)

Ceci est le troisième album de Nikki Hill, originellement paru en 2018, en autoproduction (ou plutôt sur Deep Fried Records, le label du couple Nikki et Matt Hill, Matt étant le guitariste de sa chanteuse d'épouse). Cette réédition est à destination du marché européen, forcément oublié par la confidentialité du passage initial. Nikki Hill est née et a grandi en Caroline du Nord, le couple vivant aujourd'hui à la Nouvelle-Orléans. Petite précision, Nikki Hill est noire, elle a donc été élevée au gospel, à la soul, au rhythm'n'blues. Pourtant, sa musique est très nettement rock, même si elle n'est pas totalement dépourvue de ses primes influences. Un rock qui puise son inspiration dans quasiment tous les courants de la musique populaire américaine, jusqu'au punk ou au rockabilly ("Don't be the sucker", "Tell the next world"), ça fauche large. Nikki Hill n'a manifestement jamais vécu en recluse pour avoir assimilé autant d'expériences auditives. Cet album est le reflet de cette culture extra-large. Il faut d'ailleurs toucher un mot du groupe qui entoure Nikki Hill. Aux côtés de Matt Hill, l'autre guitare est tenue par Laura Chavez, une guitariste de blues californienne qu'on a longtemps vue et entendue avec Candye Kane (de 2008 à la mort de cette dernière en 2016), une recrue de poids (au propre comme au figuré) que cette guitariste que certains n'hésitent pas à comparer à Freddie King ou Stevie

Ray Vaughan. Quant à la section rythmique, elle est constituée du bassiste texan Nick Gaitan (qui passe avec un égal bonheur de la basse électrique à la contrebasse) et du batteur Marty Dodson, au CV long comme un bouchon autoroutier un jour de départ en vacances (Snail, Mark Hummel, Kim Wilson, Bob Corritore). Un groupe d'une solidité héroïque, capable d'évoluer, comme Nikki Hill, dans tous les styles sans jamais se fourvoyer ni se perdre. Ce qui fait du disque un concentré d'americana, un rock dru et saignant, avec de l'âme (soul un jour...), des tripes (blood'n'guts) et des racines (roots on the grave). Du fauve qui s'extirpe du jean entrouvert qui orne la pochette de ce disque, on se dit que, finalement, il représente bien Nikki Hill, entre sauvagerie et sensualité (voire sexualité).



BAD TOUCH : Kiss the sky (CD, Marshall Records)

Finalement, les anglais sont de fieffés revivalistes. Ces dernières années, comme pour exorciser les putasseries pop des Muse et autres Coldplay (beurk beurk beurk et re-beurk), on voit fleurir les groupes qui se replongent dans l'album de famille, et plus particulièrement les pages consacrées aux années charnière de la fin des 60's et du début des 70's. Dans le genre, Bad Touch fait plus vrai que nature, avec son rock'n'roll qui puise largement dans un nectar proto-hard-rock inspiré aussi bien par Led Zepppelin, pour la perfide Albion, que par Blue Öyster Cult, pour ces damnés yankees, sans compter de peu platoniques amours avec Black Oak Arkansas ou Lynyrd Skynyrd. Ils nous font la totale, vocaux caractériels, guitares cupulentes, basse autoritaire, batterie balistique, de quoi faire passer n'importe quel petit-maître de la brit-pop pour un vulgaire avorton même pas digne de prétendre au titre de musicien. Pour parfaire la ressemblance, Bad Touch ajoute régulièrement un orgue convaincant ou des choeurs féminins généreux. On aura compris que, selon leur évangile perso, seul le passé a de l'avenir. Si tel n'est pas votre cas, il ne vous reste plus que le gaz, pas la peine de souffrir plus longtemps une vie de misère intellectuelle qui doit sacrément vous peser sur le bourrichon. La musique, c'est une chose, comme l'unique reprise du disque, "I've got the music in me", du Kiki Dee Band, en 1974 (parfaitement horodaté je vous dis), la mise sur bande en est une autre. Là encore, Bad Touch a fouillé le grenier pour y dénicher un bon vieux téléphone à cadran en bakélite, plutôt que le smartphone dernier cri qui vous fait aussi le café et le rasage, pour prendre rendez-vous dans 2 studios historiques. Pour l'enregistrement et le mixage, les studios de Rockfield, à Monmouth, Pays de Galles, ceux de Dave Edmunds, Rockpile, les Flamin' Groovies ou les Stray Cats. Liste volontairement réduite pour ne pas avoir à recopier un numéro entier de Rolling Stone ou du Melody Maker d'il y a 50 ans. Pour le mastering, les studios Abbey Road, à Londres, presque aussi célèbres pour avoir servi de résidence quasi permanente aux Beatles que pour le passage piéton qui traverse la rue juste devant la grille d'entrée. Ce ne sont plus des clins d'oeil qu'envoie Bad Touch, ce sont carrément des publicités au néon visibles depuis l'espace et aussi discrets que la méthode de racolage d'une pute en plein retour d'âge. Si l'on ne savait pas ce disque paru en 2020, pour les 10 ans du groupe, on s'y tromperait dans un blind-test, et on chercherait en

vain quelle secte de chevelus de la fin des Trente Glorieuses aurait bien pu laisser un tel ramassis d'inédits à la merci d'archéologues du rock'n'roll. Une démarche pas si singulière qu'il y paraît en ces temps où l'on commence à entrevoir l'inanité d'une modernité trop clinique, trop froide, et donc trop artificielle.

The K : Amputate corporate art (CD, Jaune Orange)

Sa mère en slip dédicacé ! The K a décidé de faire sa petite lessive et d'étendre ses caleçons à la vue de tous. C'est le moment idéal pour solliciter une audience auprès de leurs majestés bruitistes, d'autant qu'ils viennent de pondre un édité qui va faire jaser dans le landerneau indie européen. Ca n'est jamais que leur troisième oukase depuis qu'ils ont accédé au trône, mais, comme les précédents, celui-ci ne souffre aucune contestation ni opposition, tant son acuité et sa pertinence sont aussi imparables qu'une répartie de Benoît Poelvorde. L'art musical se doit de ne faire aucune concession au mauvais goût et à la facilité. Voilà pourquoi the K, tout belges qu'ils sont, lorgnent goulûment vers le rock alternatif ou le post-rock américains millésimés 90's. Entre Sonic Youth et Dinosaur Jr, entre the Ex et Wire, le rock de the K est bruyant comme un Antonov 225, intense comme le regard d'un serial killer en approche, électrique comme un réacteur EPR (quand quelqu'un aura été capable de l'allumer). Quand on pense qu'ils ne sont que 3 pour produire un tel barouf, tout à la fois digne d'une salve d'artillerie et empreint de mélodies vénéneuses et malsaines. Après une pause de quelques années, the K est donc de retour, avec un nouveau bassiste, répondant au doux nom de Danger Mertz, tout un programme. Tandis que Sebastien von Landau (chant et guitare) et Sigfried Burroughs (batterie, un lointain cousin putatif de William ? il en a la même folie insane en tout cas) nous carambolent l'inconscient de leurs rodomontades punk et arty. Imaginez Banksy faisant de la musique (quoique, pour ce qu'on en sait, c'est peut-être le cas) ou Jean-Michel Basquiat branchant une guitare (et se prenant un coup de 220 en prime), et vous aurez une idée de la dimension plastique du rock de the K. Quant à leur faire dédicacer le slip-kangourou que vous n'avez pas changé depuis une semaine, il ne faudrait sûrement pas les pousser beaucoup pour qu'ils se penchent sur votre postérieur, mais vous demandant quand même de fournir le pince-nez pour éviter les odeurs gênantes. Courageux, mais pas téméraires au point d'en oublier les convenances.

NOISS : Deafening EP (CD, Minimal Chords)

Ne cherchez pas de messages subliminaux chez Noiss. Le groupe de Chambéry n'est pas du genre à dissimuler ses intentions. Il joue de l'évidence comme de la franchise. Laissant à d'autres l'apparence de faire du rock tout en ne produisant qu'un vulgaire ersatz de pop (au mieux) ou de variété (au pire). Noiss fait du punk et l'assume. Le titre de ce deuxième EP annonce clairement la couleur, "deafening" se traduisant par "assourdissant", puisque Noiss aime les guitares électriques franches et tranchées, les rythmiques puissantes et plombées. Quant à l'un des 5 titres de ce EP, "Stoner 034", c'est du... stoner. Dingue non ? Mais pourquoi "034" ? Ca n'est pas aussi limpide, il faut bien garder une part d'ombre, une aura de mystère, pour faire s'interroger le rock-critic le plus sentencieux. Noiss feraient de piètres politiciens, incapables qu'ils sont de tourner autour du caquelon, de manier la langue de bois, de sourire par devant pour mieux poignarder dans le dos. La musique ne devrait pas être un repaire de faux-jetons ou de maîtres-espions, mais bien un puits de vérité, de spontanéité, d'authenticité. Noiss sont de cette deuxième école. De leurs influences cardinales, le trio a conservé le petit côté grunge qui avait fait de son premier EP un disque qu'on aurait bien vu sortir il y a une trentaine d'années. L'énergique "Punch in my face" ou le lancinant "Iteration 7" conservent des traces ces premiers émois musicaux. Les 2 premiers titres de ce disque font ainsi le lien avec l'opus précédent, comme dans une bonne vieille série télé américaine, toujours pleine de coïncidences, avant de glisser subrepticement vers d'autres formes de rock, au sens générique. Le heavy-punk "Stacy Lose-My-Eye" fonce comme un 38 tonnes dont la pédale de frein ne répondrait plus, l'instrumental à la mélodie charnue "Enjoy this day" referme délicatement la porte de l'appartement sur un petit intérieur qu'on devine agréable et douillet, tout en gardant la possibilité de la rouvrir sans effort quand viendra l'heure du prochain disque. Quant aux textes, en anglais, ils pourraient avoir été griffonnés sur un cahier de collégien suffisamment concerné par ses cours pour passer dans la classe supérieure sans chercher à devenir une bête de concours. Tout ça respire une spontanéité de bon aloi. Normal quand on sait que le disque a été enregistré dans les conditions du live, ce qui est plus facile à dire qu'à faire. Le trio restant, malgré tout, plus adapté à ce genre d'exercice que le big band.

The ETERNAL YOUTH : Nothing is ever over (CD, TFT/Kicking/Opposite Prod/Omnivox Records)

A la recherche de la jeunesse éternelle, comme tout le monde (même si, hélas, certains, dont je suis, ne voient plus leur tendres années que dans le rétroviseur), les caennais d'Eternal Youth font paraître leur deuxième album. Comme j'étais passé à côté du premier, celui-ci fait office de premiers pas dans l'univers d'un groupe qui, apparemment, se plaît à brouiller les pistes. Selon les milieux bien informés (comprendre, qui l'ont écouté, eux), le premier opus était très nettement punk. Ce qui n'est plus le cas sur "Nothing is ever over". Certes, du punk, il en est toujours question sur le fond (cf le très buzzcockien "Sing along"), mais, sur la forme, Eternal Youth ont glané des sonorités beaucoup plus post-rock, post-punk, voire, parfois, cold-wave, il est évident que, de l'éveil printanier et insouciant du punk originel, Eternal Youth sont passés directement au crépuscule automnal et introspectif d'une musique plus grave, plus réfléchie, plus mature. Comme le symbolise idéalement la feuille morte qui gît sur la pochette. Ils ont donc zappé l'été, qui, il faut bien l'avouer, ces derniers temps, est devenu plutôt une contrainte climatique, avec les épisodes caniculaires à répétition et insupportables, qu'un espoir d'évasion et de récréation (ce qui est encore plus vrai cette année, sortez masqués, comme une vulgaire islamiste). Malgré tout, Eternal Youth ont l'arrière-saison plutôt joyeuse et enthousiaste, ce qui se traduit par des riffs poignants, énergiques et fulgurants. On sent quelques influences anglaises patentées dans la musique du quatuor, comme the Cure sur "Nothing is over", ou, encore plus évident, la reprise de "I can't escape myself" de the Sound. Heureusement, ils ont choisi la bonne fenêtre de tir, puisqu'il s'agit de la dernière grande période du rock anglais, qui s'est, depuis, largement fourvoyé dans un truc de plus en plus insipide et putassier. C'est le bénéfice de l'expérience que de savoir choisir ses amis, fussent-ils virtuels, puisque les membres d'Eternal Youth ont déjà pas mal d'accords à leur actif, avec d'ex membres de Ravi, Creep AC, la Verrue ou Repeaters, au hasard du name dropping. Il est vrai que ça ne suffit pas toujours, mais ça aide quand même de savoir où on met les pieds avant de partir se balader en forêt à la recherche de la Fontaine de Jouvence, comme dans les romans arthuriens, l'armure en moins, la naïveté en plus.

ATOMIC TANGO : Privées de sortie (CD autoproduit)

Le confinement, même si ce fut la pire connerie qui nous soit tombée sur le coin du groin depuis longtemps, a néanmoins permis à beaucoup de concrétiser des projets qui mijotaient depuis un bon moment. Ainsi les stéphanois d'Atomic Tango se sont-ils enfin décidés à sortir des titres fantômes. Point de démonologie là-dedans, rassurez-vous, on n'est pas chez Ed Warren. En 2015, Atomic Tango enregistre 7 morceaux qui auraient dû paraître sur un split album, une spécialité du groupe, si j'en juge à leur discographie officielle, un disque qui n'a finalement jamais paru. L'histoire ne dit pas avec qui Atomic Tango devait partager cette galette, mais vous savez ce que c'est, on se lance des défis, on se dit qu'on va produire un disque pour aider et/ou faire plaisir à des potes, et, devant les difficultés inhérentes à un tel projet, on traîne les pieds, avant de purement et simplement abandonner sans même apercevoir la ligne d'arrivée. C'est que faire un disque, c'est pas comme cuisiner des spaghettis bolognaise ou préparer une pizza. Ca demande quand même un minimum de coordination et de boulot, surtout quand plusieurs groupes sont sur le gril. C'est comme dans un troupeau, tout le cheptel n'avance pas forcément à la même vitesse, et faut toujours attendre les plus lents. Chez les gnous, c'est purement tactique, les lents qui restent dans le troupeau seront aussi les premiers à se faire bouffer par les lions. Chez les groupes ou les labels, c'est souvent du pur glandage. Pas le cas d'Atomic Tango, puisque eux les ont enregistrés les morceaux promis. Qui leur sont, de fait, restés sur les bras. C'est donc avec ces titres qu'ils ont décidé de constituer une escadrille de choc. Faut pas gâcher. D'où le jeu de mot à double détente. "Privées de sorties", puisque non parues à l'époque. "Privés de sortie", puisque c'était le cas des membres du groupe, comme tout le monde pendant 2 mois. Mieux vaut rire des situations les plus tendues de peur d'être obligé d'en pleurer, ou pire, de sortir le 12. Atomic Tango, c'est du punk-hardcore bien énervé, et même si tous ces titres ont macéré depuis déjà quelques années, ça ne change rien à la puissance et à l'énergie qui s'en dégagent, puisque ça tourne en moyenne autour des 2 minutes coucou en pogne. Maintenant que ces morceaux ont eu l'aval parental pour sortir, n'ont-ils que la permission de minuit, ou peuvent-ils découcher sans s'attirer les foudres des autorités familiales ? Mais je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'ai bien assez de ma sardine qui me tanne pour aller en boîte avec ses copines. Si elle savait...

BRASSICK : 2.0 (CD, TNS Records/Mass Productions)

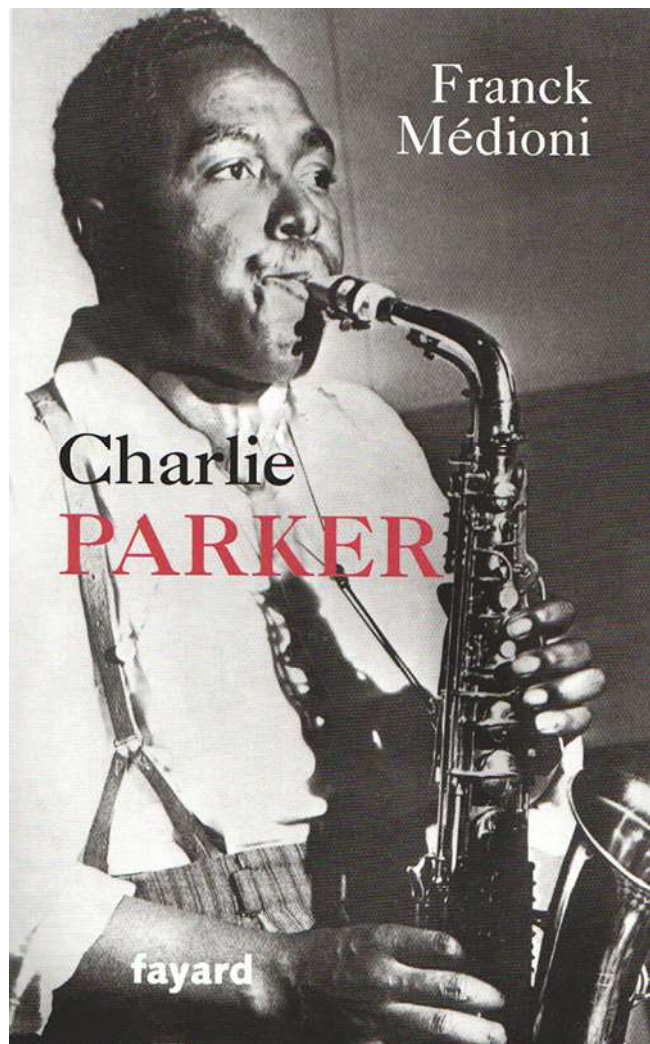
Si vous pensiez que Brassick ferait preuve de plus de décontraction lors de l'élaboration et l'enregistrement de ce nouvel album que pour son recueil précédent, c'est raté. Ils sont toujours aussi agacés par ce qui les entoure, et par le monde en général. Sinon, ils ne feraient pas un hardcore aussi explosif. En même temps, ils viennent de Birmingham, au cœur de l'Angleterre, une région largement sinistrée au niveau économique, ils savent donc de quoi ils parlent quand ils dénoncent les méfaits du capitalisme et la casse sociale généralisée. Vu leur âge, ils l'ont vécu depuis leur naissance, l'après thatchérisme ayant laissé de larges crevasses dans l'esprit prolétarien local, peut-être plus que partout ailleurs dans le pays. Ce qui ne les empêche pas de tremper dans une modernité de bon aloi si l'on en croit le titre de leur deuxième album. Le "2.0" n'est-il pas le symbole du tout numérique, du tout connecté, du tout mondialisé, à l'échelle punk pour ce qui les concerne ? A preuve les liens tissés quasiment depuis leurs débuts avec le label rennais Mass Productions. Oubliés les vieux antagonismes franco-anglais datant de la Guerre de Cent Ans. Oubliée la frontière naturelle de la Manche. Oublié le brexit. L'histoire d'amour est toujours au beau fixe entre le groupe et le label. Brassick existe depuis 2012, mais ne sort que son deuxième album avec ce "2.0" énervé et chafouin. Il y a quand même eu quelques EP pour faire patienter entre les trucs de plus longue haleine. Il faut dire aussi que le groupe a connu quelques changements de personnel au fil d'une histoire un brin instable. Seul s'obstine le noyau dur du quatuor, la chanteuse Nicola Hardy, à la voix imposante et patinée à la stout, et le guitariste Pete Macbeth. Autour, ça papillonne. Aujourd'hui, la section rythmique est composée du bassiste George Chick (George Poulette ? à la sens de la raison sociale) et du batteur Tom Fenn. Encore ce dernier ne doit-il être présent que depuis peu, puisqu'il n'a pas enregistré l'intégralité de l'album, Pete Macbeth maniant les baguettes plus habilement qu'au chinois du coin sur 3 des 14 titres. Brassick astique un hardcore fédérateur apte à rassembler les foules keuponnes autour d'un bon pogo. "Brassick", en anglais, désigne un brassage impromptu de population, au sens sanitaire du terme, faisant fi des gestes barrière pour mieux développer une immunité collective face à une épidémie. Le groupe est donc en plein cœur du sujet, même si, il y a 8 ans, le groupe n'imaginait sûrement pas être si visionnaire. Plutôt qu'un confinement liberticide, c'est pourtant ce qu'il aurait fallu assumer au niveau mondial, ça nous aurait évité de vivre avec l'épée de Damoclès du coronavirus pour les 10 ans à venir, au bas mot. Au moins le hardcore-punk de Brassick est-il suffisamment viral pour vous immuniser contre la connerie libérale, l'abrutissement des masses et la crétinerie politiquement correcte. Avec eux, la réalité n'a rien de virtuelle, elle est tout ce qu'il y a de plus tangible.

Charlie PARKER (Franck MEDIONI - FAYARD)

Charlie Parker est souvent présenté comme un OVNI de la scène jazz, pour ses innovations musicales et sa mort prématurée, après avoir cramé la chandelle aussi bien par les 2 bouts que par le milieu. Charles Parker Jr. est né le 29 août 1920 à Kansas City, Kansas, mais c'est dans la partie orientale de la ville, côté Missouri, qu'il grandit, dans le quartier de Westport. Il est l'unique enfant de Charles Parker Sr. et Adelaide Bailey, cette dernière étant une métisse noire et Choctaw. Quant à son père, il est pianiste, danseur et chanteur. Ce qui l'éloigne souvent du domicile familial quand il part en tournée, mais ne l'empêche pas de transmettre le don de la musique à son fils, qui apprend à jouer du saxophone à l'âge de 11 ans. Il prend quelques leçons informelles auprès du tromboniste Robert Simpson, qui lui inculque notamment les bases de l'improvisation. Le jeune adolescent saura s'en souvenir plus tard. A Kansas City, Charlie Parker ne peut pas ne pas subir l'influence de 2 autres natifs de la ville, les pianistes Count Basie et Bennie Moten. Il commence à jouer dans divers groupes, écumant les clubs de la ville, où il côtoie le saxophoniste Buster Smith, qui devient son mentor. En 1936, alors qu'il se rend à Eldon, Missouri, dans les montagnes Ozark, avec le groupe dans lequel il joue à ce moment-là, la voiture qui les transporte sort de la route. Charlie Parker souffre de 3 côtes cassées et d'une fracture de la colonne vertébrale. Il en conservera des séquelles toute sa vie, ce qui l'amènera, entre autres, à devenir accro aux antidouleurs et aux substances opiacées, notamment l'héroïne. Une addiction dont il ne se débarrassera jamais. En 1938, il intègre l'orchestre de Jay McShann, ce qui lui permet de jouer à New York ou Chicago, et de participer à ses premières séances d'enregistrement. Après un bref séjour à New York en 1939, il rentre à Kansas City l'année suivante, à l'occasion du décès de son père. Durant cette période surviennent 2 événements majeurs, sa première rencontre avec le trompettiste Dizzy Gillespie, et le

surnom de "Yardbird", ou "Bird", qui lui est donné par les membres de l'orchestre de McShann, après que la voiture transportant une partie du groupe en tournée, celle dans laquelle se trouve Parker, a écrasé un poulet sur une route du Nebraska, le saxophoniste insistant pour que la voiture s'arrête et qu'on ramasse la bestiole afin qu'elle leur serve de repas le soir même. Parker donnant le nom de "yardbird" aux poulets qu'on lui servait à table. Ce surnom lui restera pour la postérité. Peu après, Charlie Parker est de retour à New York. En 1942, il entre dans l'orchestre du pianiste Earl Hines, où il retrouve Dizzy Gillespie. A New York, il se lie aussi d'amitié avec d'autres jeunes musiciens, comme le pianiste Thelonious Monk ou le batteur Kenny Clarke. Iconoclastes, ces jeunes délurés commencent à développer un nouveau style de jazz, le bebop, que, dans leur esprit, les tenants du jazz classique, un tantinet défraîchis à leurs yeux, seraient incapables de jouer. L'improvisation tenait une place essentielle dans le processus de création du bebop, Charlie Parker est parfaitement à son aise avec ce style. En 1945, il effectue sa première séance d'enregistrement sous son propre nom, pour le label Savoy. Pour l'occasion, il enrôle Dizzy Gillespie, le trompettiste Miles Davis, le contrebassiste Curley Russell et le batteur Max Roach. Cette séance est l'un des acteurs fondateurs du bebop. Durant les quelques années qui suivent, Charlie Parker et Dizzy Gillespie jouent une partie quasi ininterrompue de "Je t'aime moi non plus", les 2 hommes partageant souvent la scène, ou se séparant avec une belle régularité, essentiellement à cause du tempérament et du mode de vie de plus en plus erratiques de Charlie Parker, camé jusqu'aux yeux et qui vit dans son propre espace-temps, arrivant souvent en retard aux concerts (parfois déjà commencés quand il se pointe), quand il daigne se présenter, puisqu'il fait régulièrement faux bond à ses acolytes. Gillespie s'accommodant assez mal du "je m'en foutisme" de celui qu'il considère pourtant comme un ami indéfectible. A preuve, en 1952, l'album "Bird and Diz", qu'ils enregistrent en commun. Puisque Charlie Parker, malgré son addiction profonde, est toujours brillant quand il empoigne son saxophone. Comme en témoigne, en 1953, le concert donné au Massey Hall de Toronto, rassemblant Charlie Parker, Dizzy Gillespie, le contrebassiste Charles Mingus, le pianiste Bud Powell et Max Roach, que certains n'hésitent pas à qualifier de concert du siècle. Charles Mingus a l'excellente idée d'enregistrer le concert, qui donne lieu à l'édition de l'album "Jazz at Massey Hall". Mais c'est le chant du cygne pour Parker. Sa consommation exponentielle d'héroïne finit par être la cause de troubles mentaux. Troubles accentués en mars 1954 quand meurt sa fille de 3 ans, Pree, de maladie. Dans le courant de cette même année 54, il fait 2 tentatives de suicide. Il meurt finalement le 12 mars 1955, dans l'appartement de la baronne Pannonica de Koenigswarter, petite amie de Thelonious Monk, à l'hôtel Stanhope de New York. La cause officielle de sa mort est double, pneumonie et ulcère perforant de l'estomac, mais il souffrait aussi de cirrhose et de problèmes cardiaques. En fait, il est mort d'une usure prématurée de son organisme, l'héroïne y étant évidemment pour beaucoup. Dans son rapport d'autopsie, le médecin légiste, qui ne savait rien de son état-civil, a estimé que Charlie Parker avait entre 50 et 60 ans, alors qu'il n'en avait que 34. C'est dire s'il était amoché. En à peine 20 ans de carrière, Charlie Parker a si profondément marqué le jazz en général, et ses contemporains en particulier, que Miles Davis aura cet aphorisme devenu célèbre : "Vous pouvez résumer l'histoire du jazz en 4 mots : Louis Armstrong Charlie Parker". Féru de jazz, il a collaboré à "Jazz Magazine" et a produit l'émission "Jazzistiques" sur France Musique, le journaliste Franck Médioni a déjà consacré de nombreux ouvrages à des musiciens : John Coltrane, Martial Solal, Miles Davis, Albert Ayler, Jimi Hendrix, Louis Armstrong, George Gerschwin, Django Reinhardt, Sonny Rollins, Daniel Humair. Ce livre est une biographie de Charlie Parker, déclinée en près de 300 pages, et un cahier d'une douzaine de photos. Comme à son habitude, Franck Médioni parseme son texte d'extraits d'interviews ou d'articles qui donnent la parole à ceux qui ont connu Charlie Parker, et dont les témoignages sont donc de première main. Miles Davis, Dizzy Gillespie ou Charles Mingus sont ainsi souvent mis à contribution. Ce qui donne un côté aussi vivant que naturaliste au récit. Ils font partie de ceux qui l'ont le mieux connu, pour avoir partagé moments de joie ou de galère avec un homme taraudé par ses démons intérieurs, ce qui semble, depuis la nuit des temps, le propre des vrais génies. Charlie Parker ne vivait quasiment que pour sa musique. Durant ses années d'apprentissage, lui-même prétendait avoir joué de son saxophone jusqu'à 15 heures par jour. Et nombreux sont ceux qui racontent l'avoir vu littéralement dormir avec son instrument en tournée. Maîtrisant complètement son sujet, Franck Médioni analyse aussi bien la musique de Charlie Parker que les étapes d'une vie chaotique et anarchique, une vie qu'il aura traversée en solitaire, malgré les nombreux concerts, les nombreuses rencontres,

les nombreuses amitiés qui l'ont parsemée. C'est ce qui est si bien retranscrit dans le livre, qui se lit comme un roman, puisque la vie de Charlie Parker en fut un, grandeur nature. Un roman où Euterpe et Thanatos auraient joué aux marionnettistes avec un pauvre mortel, selon leur bon plaisir. Le nôtre aussi, paradoxe ultime, puisqu'il reste les disques pour goûter encore et toujours au talent lysergique de Charlie Parker.



Charlie PARKER : The complete Savoy masters (2 CD, Bird's Nest)

Charlie Parker aurait eu 100 ans cette année. L'occasion était trop belle pour ne pas lui rendre hommage, par le livre (voir ci-dessus), et surtout par le disque. Ce double CD présente l'intégralité des premiers véritables enregistrements de Charlie Parker, entre 1944 et 1948. On assiste à l'émergence d'un génie du saxophone alto, et, en quelque sorte, à la naissance du be bop, style qui allait révolutionner le jazz en ces années d'immédiat après-guerre, années charnière pour les sociétés occidentales en général, pas seulement dans le domaine de la musique. On assiste à la fois à l'essor des 30 Glorieuses et à l'écllosion de la Guerre Froide, yin et yang à l'échelle de l'humanité, une pièce ayant toujours 2 faces. En 1944, Charlie Parker signe un contrat d'exclusivité avec le label new-yorkais Savoy. Mais, fort peu rigoureux, ni dans sa vie ni dans sa "carrière", le saxophoniste ne tient pas compte des termes de ce contrat et en signe un autre peu après avec le label Dial. Là encore, il s'agit, en principe, d'un contrat d'exclusivité. Quand les 2 labels apprennent cette double infidélité, ils sont mis devant le fait accompli, et, plutôt que d'entamer des procédures judiciaires à l'issue incertaine, préfèrent s'accommoder de la situation en laissant Parker libre d'enregistrer comme bon lui semble. Un accord tacite fort heureux, qui nous permet, aujourd'hui, de nous délecter d'une quarantaine de titres gravés pour ces 2 labels, alors qu'il en aurait peut-être enregistré moins s'il ne l'avait fait que pour Savoy. En 1945, il enregistre même une douzaine de titres supplémentaires pour 2 autres labels, Guild et Continental, toujours en faisant fi de ses autres contrats. Ce double CD regroupe la totalité de tous ces enregistrements. Charlie Parker ayant tout de la gamine insouciance

qui promet tout ce qu'on veut à qui le veut, mais qui, finalement, n'en fait qu'à sa tête, en perpétuelle révolte avec lui-même plus qu'avec les autres. Mais on lui pardonne tout, tant sa candeur plaide en sa faveur. Durant ces 4 années, Charlie Parker enregistre avec la crème des jeunes beboppers en devenir, les trompettistes Miles Davis et Dizzie Gillespie, les batteurs Max Roach et Cozy Cole, les pianistes Bud Powell, Duke Jordan, Clyde Hart, John Lewis et Jay McShann, le saxophoniste Don Byas, le contrebassiste Al Hall, le guitariste Tiny Grimes, un vrai bottin mondain. Quant aux titres, il aligne quelques-uns de ses premiers standards, "Ko-ko", "Billie's bounce", "Now's the time", "Parker's mood", sans compter le classique de Dizzy Gillespie, "Salt peanuts". Au milieu de tout ça, notons les 4 titres de la session du 14 août 1947 où Charlie Parker joue, exceptionnellement, du saxophone ténor. On a là la quintessence du style de Charlie Parker dans ses premières heures de gloire. Elles ne seront pas si longues et pas toujours si euphoriques ni sereines.

CAPRICÖRN : Lost in the shell (LP + CD, Mass Productions/ Zone Alternative/Disjonctors Records/La Sauce Aux Gravos/ Abracadaboum/Saint Malo Rock City/Kanal Hysterik/Le Vivier/ Maloka/Has Been Mental/Disvlar Studio)

Tudieu ! Rien que de lister les labels qui ont mis la main à la poche pour financer cette rondelle, j'ai déjà écrit la moitié de la chronique. Heureusement qu'un LP ne fait que 30 cm de côté, sinon je suis sûr qu'ils auraient pu rallonger la sauce. A part ça, vous n'aurez pas été sans noter que le groupe tire son nom d'une chanson de Motörhead (album "Overkill", en 1979, l'un des meilleurs, mais je ne suis pas sûr d'être très objectif, et je le revendique), avec l'umlaut de rigueur, point n'est donc besoin d'être devin pour se douter que les lascar n'ont pas grandi en écoutant Annie Cordy. Ce que confirme un titre comme "Asphalt digger", plus "snaggletooth" que les verrues de Lemmy. On a connu pire comme bande-son pour passer sans encombre le cap de la puberté. Certes, il y a bien les acouphènes dès l'âge de 11 ans, mais il s'agit là d'un désagrément somme toute mineur si l'on compare ça à la torture mentale générée par une seule mesure de Michel Sardou ou de Jean-Jacques Goldman. Capricörn décalamine un punk-métal que n'aurait renié ni Mad Max ni Stuntman Mike McKay (réviser votre petit Tarantino illustré si ce nom ne vous dit rien), qui auraient pu alimenter leur auto-radio avec sa musique si le groupe était apparu plus tôt, et si nos 2 guerriers de la route avaient hanté les routes bretonnes plutôt que les déserts australiens ou américains. Les 8 titres de ce premier album de Capricörn sentent la tôle froissée, l'huile de ricin cramée, le pneu roussi sur l'asphalte brûlant. Ça ressemble à quelque chose comme l'enfer mécanique sur terre (Satan n'a-t-il pas inventé le hot-rod ?), transcendé à grands coups de larsens, de distorsion et de riffs couillus. Plus électrique que cet album, faut aller se brancher directement au Tricastin ou à Golfesh. Un disque noir cambouis, à l'ancienne, qui infuse dans l'huile de vidange, qui se saoule au nitrométhane, et qui a démonté la pédale de frein dès la sortie d'usine. Vinyl fourni sans la peau de chamois, mais avec un CD 10 titres. Aux 8 de l'album viennent s'ajouter les 2 morceaux que Capricörn a tartiné pour un split EP partagé avec les orléanais de R'n'C's, autres théoriciens du grignotage de bitume à l'apéro, on reste en famille. Pour une bonne giclée d'adrénaline, Capricörn ça vaut largement le saut à l'élastique du haut de l'Empire State Building ou la pêche au grand requin blanc à mains nues.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit. Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



CHARLY'S ANGELS : Romance (LP, Mass Productions - www.massprod.com)

Si la franchise "Charlie's angels", au cinéma, ressemble de plus en plus à un jeu des 7 familles version "recomposées", le groupe rennais quasi homonyme tire beaucoup moins sur les ficelles éculées de la quantité au détriment de la qualité. Qu'on en juge grâce à une chronologie réduite à sa plus simple expression. Formation en 1999, premier EP en 2000, split EP partagé avec Happy Kolo en 2001, pause maternité pour Nath, la bassiste, en 2003, premier album en 2009, et enfin deuxième album en 2020. On ne peut pas dire que les Charly's Angels monopolisent les bacs de disques avec des productions pléthoriques, bâclées en loucedé pour faire du chiffre. Le groupe aime prendre son temps, un tempo à la languueur inversement proportionnelle à l'impétuosité de leur musique, un punk'n'roll fortifié sous l'ombre tutélaire des Ramones, sous les auspices de qui le gang s'est formé à l'origine, pour participer à un hommage aux faux frelous. Il en reste quelques braises impossibles à éteindre complètement, alimentées par d'autres comburants tout aussi électriques, de Motörhead à Turbonegro pour faire court. Certes, de la sororité originelle, il ne reste plus que Nath et Chrystèle, ci-devant chanteuse. La guitare et la batterie sont désormais entre des mains plus mâles, Jeff et Cyrille, mais cette mixité sexuelle n'a en rien entamé la sensualité sauvage qui se dégage d'un groupe de facto moins velu et moins burné que la plupart de ses petits camarades de jeu, sans que ça n'entame sa rage exubérante et sa colère expressive, même sous une fausse apparence de détachement et de décontraction. Des titres comme le sarcastique "Romance", comme "Fight", comme "Rape", comme "Fuel my fire", comme "Bad boys", comme "Raise your fist", comme "Bastards" montrent bien que les Charly's Angels sont toujours excédés par une morale douteuse qui revient en force, y compris dans un soi-disant nouveau monde qui a tout des oripeaux de l'ancien sous une apparence peut-être encore plus sournoise et délétère. Macron ne se revendique pas de de Gaulle pour rien, il en a le même état d'esprit étrié et petit-bourgeois qui voudrait voir les femmes à la cuisine, la jeunesse à l'armée et le peuple à l'usine. Symboliquement, le nouvel album des Charly's Angels est gravé sur un beau vinyl rouge marbré de noir, aux couleurs de l'insubordination et de la guérilla. N'est-ce pas révélateur de leur volonté de continuer une lutte musicale entamée par d'autres voilà près de 50 ans ? Beaucoup se sont perdus en route, succombant parfois à une autodestruction trop bien balancée pour être totalement irréprochable, d'autres persistent à y croire, qu'ils soient supposément des anges ne modifiant rien à la chose. Le rock'n'roll reste une aventure un minimum subversive, il suffit d'en être convaincu. En clôture de l'album, notons un "Wild one" fédérateur, reprise de l'australien Johnny O'Keefe (circa 1958), qui a déjà fait le bonheur de bien d'autres, de Jerry Allison (batteur des Crickets) à Iggy Pop en passant par Jerry Lee Lewis, Jet Harris (bassiste des Shadows), Status Quo, Joan Jett, Brian Setzer ou Suzy Quatro. Ce qui s'appelle être en charmante compagnie, Charly's Angels ne souillant nullement cet aréopage pétri de bons sentiments électriques et de générosité imputoyable.

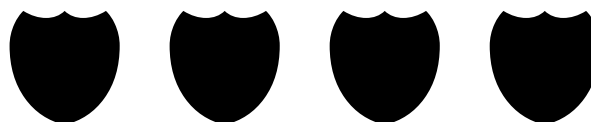
KING PHANTOM : True sign of madness (LP, Perkins Records/Frog Manchu Rds/Mass Productions/Warrior Pillow Records)

C'est pas parce qu'on en a un coup dans le carafon que ça empêche d'être lucide sur son état de santé mentale. King Phantom le savent mieux que personne, qui en ont même fait une profession de foi en donnant ce titre à leur premier album. Un peu fondu des neurones, il faut l'être pour faire du rock'n'roll gras et huileux en ces années d'asepsie musicale où rien ne doit dépasser, surtout pas un riff dithyrambique ou un accord volubile, où rien ne doit venir heurter l'oreille formatée du hipster des beaux quartiers, surtout pas une scansion digne d'un fils des âges farouches ou d'un barbare mal dégrossi, où rien ne doit perturber le bel ordonnancement d'un business dominé par la pop la plus crasse, surtout pas un quarteron de guérilleros urbains qui pratiquent l'embuscade et le coup de main comme de vulgaires Rambo de la plaque d'égout. Après s'être limé les dents sur 3 EP punching-balls, King Phantom se décident à monter sur le ring pour un premier combat qui s'avère n'être qu'une simple formalité. Prise de bras culottée et victoire par KO irréfragable. Il faut dire qu'ils ont de l'entraînement. Johnny Rival (chant et guitare) a passé de nombreuses années aux Etats-Unis au sein des Evils. Et tourner dans ce pays, où les groupes sortent de partout en une horde aussi sauvage qu'affamée, ça vous forge le caractère, ça vous trempe la vorpale, ça vous façonne le pavois. La concurrence est rude, seuls les plus robustes et les plus pugnaces s'en sortent. Pas de pitié pour les faibles. De retour en France en 2010, Johnny Rival forme King Phantom avec Motörhead (cf l'entièreté de la face B de cet album) et

Electric Frankenstein (pour le côté punk) dans le viseur. En France, ça cousinerait avec les Spades ou Spermicide. En cherchant bien, on trouve aussi de vicieuses piques rock'n'roll, type Mad Sin ou Hellsuckers. Ça joue vite et fort ("Heading for a crash" explose tous les radars et les décibelmètres dans un rayon de 10 bornes). King Phantom a le romantisme hilare et l'idéalisme goguenard. N'espérez pas le moindre signe de compassion ou de miséricorde, à part pour une guitare explosée ou un ampli en feu. Comme disait Conan le Cimmérien quand on lui demandait ce qu'il y avait de mieux dans la vie : Ecraser ses ennemis, les voir mourir devant soi et entendre les lamentations de leurs femmes. King Phantom n'est pas à la veille de devenir le groupe préféré des pacifistes et des colombes.

ADAM WEST : God's gift to all women - The breast of Adam West (LP, No Balls Records - www.no-balls-records.com)

De quoi ? Un nouvel album d'Adam West ? Un groupe qui n'existe plus depuis 12 ans ? Voilà ce qu'on pourrait penser en manipulant ce disque, avec sa pochette illustrée d'une photo tirée d'un vieux magazine porno allemand des années 70. Adam West n'ont jamais été adeptes du politiquement correct, sinon à quoi servirait-il de faire du rock'n'roll ? Une fois le bousin retourné, on s'aperçoit vite qu'il n'y a rien de nouveau dans l'affaire. Ce disque est une compilation. Une de plus. Adam West eux-mêmes en ayant concocté une paire durant leurs années d'activité. Alors, pourquoi se fendre d'une vingtaine d'euros pour acquérir ce disque ? Qui, en plus, n'offre aucun inédit. Primo, parce qu'avoir, au minimum, un disque d'Adam West dans sa discothèque devrait être obligatoire (l'intégralité, c'est encore mieux, mais je peux admettre que d'autres groupes méritent aussi votre intérêt). Secundo, parce que le bazar est produit par le label allemand No Balls, et qu'il est toujours bon de soutenir les indépendants, surtout en ces temps de plus en plus difficiles. Tertio, parce qu'il s'agit, comme d'habitude avec les productions du label, d'un tirage limité, 100 copies seulement, en vinyl transparent. Quatro, parce que cette compilation, si vous avez fait attention au titre, n'est pas un vrai "best of", mais un "breast of", oui, une belle paire de nibards. "Le cadeau de Dieu à toutes les femmes" comme le dit si justement Jake Starr, le chanteur d'Adam West. Peu tenté par l'euphémisme je vous dis le lépreux magnifique, mais clairement disciple d'un existentialisme zélé. Ces 18 titres sont les préférés de Stefan Lörchner, le désormais seul et unique boss de No Balls, depuis la retraite, l'année dernière, de son compère co-fondateur. Un choix pleinement assumé par Stefan, même si, comme Jake Starr le fait lui-même remarquer, certaines options ne sont pas évidentes. Ce qui est le principe de toute compilation qui se respecte. Chacun l'aurait forcément conçue différemment, mais, à un moment donné, il faut bien faire une sélection. C'est d'ailleurs Stefan qui en a exposé le principe à Jake Starr, ce dernier ayant accepté d'un simple "yep". Il n'est jamais néfaste de continuer à faire parler d'un groupe dont on a fait partie pendant 17 ans (de 1991 à 2008), et qui reste l'un des grands moments de sa vie. Ce qui est le cas de mister Starr, qui fut le seul membre permanent d'une formation à géométrie très variable. Ce dont on peut se rendre compte à l'écoute du disque, puisque Stefan a eu le tact de se pencher sur toute l'histoire du groupe pour établir sa liste, l'occasion d'entendre, au moins une fois, chacun des musiciens ayant apporté sa pierre à l'édifice Adam West. Ils sont 14 au total, y compris Jake Starr, 3 batteurs, 3 bassistes, 6 guitaristes, et même un organiste. Il eut été dommage d'en oublier. En revanche, pour ce qui est des disques, il a fallu faire l'impasse sur beaucoup d'entre eux. Adam West fut un groupe très proluxe et prolifique, avec la bagatelle de 35 singles, 1 EP, 5 albums, et une quarantaine de participations à des compilations. Il aurait été difficile d'être exhaustif, à moins de faire un quadruple album. Chose impossible pour de banales contingences financières. Dans l'ensemble somme toute très cohérent de cette compilation, Adam West n'ayant jamais dévié de son credo garage-hard-psyché-rock'n'roll, Stefan Lörchner a pris soin de sélectionner une reprise emblématique de la vision musicale du groupe, "We're inside", des finlandaises d'Ultra Bimboes. Quant à "Beltway to my heart (Beltway to the Starr)", bien que signé Steve Baise (bassiste, entre autres, des Devil Dogs), c'est bien un original d'Adam West, le sieur Baise ayant parfois joué avec le groupe, sans jamais vraiment en faire partie (il ne joue d'ailleurs pas sur ce titre). Ça ravigote de se réécouter ces titres, étant moi-même un fan transi. On ne se refait pas.



INTERNET

Chez **Deviance**, on a profité du confinement pour faire un peu de ménage sur le site (on est tous passé par la case nettoyage en grand, surtout à la maison, non ?) et pour produire quelques microsillons, repressage d'un split **Varukers/Sick On The Bus**, nouveautés pour **Netra** (anarcho-punk belge), **Exilent** (anarcho-crust allemand), **Moribund Scum** (crust-métal allemand) et **Doomsisters** (crust vosgien), et pressage vinyl du dernier album de **Simbiose** (crust-core portugais). C'est ce qui s'appelle occuper utilement son temps "libre" (liberté mon cul !) : <https://deviancerecords.com> @@@ Vous savez quoi ? Un nouvel album d'**Intenable** vient de paraître chez **Guerilla Asso**. Ca s'appelle "Envier les vivants" et c'est bien turbulent. Chez les mêmes créateurs, un album des basques de **Shut Up ! Twist Again !**. On est en terre punk connue : www.guerilla-asso.com @@@ Chez **Black Desert**, c'est le quatrième album d'**El Royce** qui montre le bout de sa rondeur (blanche dans sa version vinyl); du rock plus classique que l'habituel stoner, back to the roots : www.blackdesertrecords.com @@@ Chez les alsaciens de **Dirty Punk**, on continue à alterner nouveautés et rééditions. Dans la première catégorie, un split 10" **Red Alert/1984**, punk en vinyl transparent ou rouge. Dans la seconde, repressage du dernier album de **1984**, "Never forget", et de celui de **RAS**, "Pas le temps de regretter", en vinyl transparent : www.dirtypunk.fr @@@ Inusable **Bob Dylan** qui, pourtant malade depuis plusieurs années (en même temps, comme il a prévu de mourir sur scène...), continue à sortir des disques comme si le temps n'était qu'un inconvénient passager. "Rough and rowdy ways" est son 39ème ouvrage, et il revient enfin à une musique plus écoutable que les reprises de crooners des 3 derniers, avec des textes toujours dignes de son Prix Nobel de Littérature. Ce type est une énigme pour la science. Si ça se trouve, son sang pourrait servir à faire un vaccin contre le coronafuckinshit : bobdylan.com @@@ L'enfermement généralisé de la planète a légèrement perturbé le rythme des sorties du label allemand **Soundflat**. 2 seulement ces derniers mois, ils nous avaient habitués à plus soutenu comme rythme, les **Mings**, dernier projet en date de **Sir Bald Diddle**, du garage-surf-punk'n'roll, et **Roman and the Rosary**, 60's rhythm'n'blues allemand (avec le bassiste des **Satellites**) : www.soundflat-records.de @@@ Histoire de se donner un peu de plaisir solitaire, **Chuck Norris Experiment** s'est payé un petit 10" en vinyl transparent. Aucun inédit, mais que des reprises, et 40 copies seulement, du coup, le truc est un peu cher, mais comme il est sûrement déjà épuisé, je vous file l'info juste pour vous faire saliver, et pour que vous sachiez qu'il existe. Le groupe en profite pour represser, pour la troisième fois, son dernier album, "Shortcuts", en vinyl noir classique : www.chuckgear.com @@@ L'Allemagne a, paraît-il, été moins touchée par le Covid que d'autres pays. Chez **Mad Butcher**, on s'en fout un peu, on est déjà dans le sang jusqu'aux coudes, alors c'est pas un malheureux virus de rien du tout qui va leur faire peur, et on ne freine pas sur les sorties. Parmi les dernières livraisons, **King Horror**, **Mr Review**, the **Blood** (normal), **Red London**, de quoi conjurer le sort : www.madbutcher.de @@@ www.dreamlandnews.com

John Waters est l'un des cinéastes américains les plus importants de ces 50 dernières années. Chantre de la culture trash, celle des blancs pauvres, il en a magnifié les outrances à travers quelques films séminaux et essentiels. Né à Baltimore, Maryland, le 22 avril 1946, il fera de cette ville le centre géographique de toute son oeuvre. A l'école, il rencontre un garçon de son âge, **Glenn Milstead**, il en fera "sa muse" et son égérie sous le nom de **Divine**. Issu de la classe moyenne supérieure catholique, John Waters a beaucoup de mal à assumer son homosexualité, ce qu'il ne fera qu'à travers ses premiers films, notamment en mettant en scène le personnage de travesti de Divine, gay lui aussi. Avec un budget de 30 dollars seulement, John Waters tourne son premier court-métrage en 1964, "Hag in a black leather jacket", le mariage entre un noir et une blanche célébré par un membre du Ku Klux Klan. On a déjà toute la transgression raciale et sexuelle dont John Waters fera preuve tout au long de sa carrière. Ce court-métrage a pour vedette **Mary Vivian Pearce**, qui tournera dans tous les autres films du réalisateur, sans exception. Elle est la seule actrice, ou acteur, à pouvoir revendiquer ce titre. En 1966, Waters tourne "Roman candles", qui marque les premières apparitions de Divine et **Mink Stole**, une autre habituée de ses productions, qui n'en a raté que 3. Ici, c'est la religion que John Waters attaque, avec une drag queen vêtue en nonne ou un prêtre ivrogne. Le premier long métrage de John Waters est "Mondo trasho", en 1969, son premier manifeste trash, avec décapitation de poulets, hippie fétichiste du pied, ou Divine soliloquant avec la Vierge Marie. Le film est quasiment muet, la narration étant essentiellement assurée grâce à la musique. Un bel exercice de style. "Pink flamingos", en 1972, est le premier volet de sa "trilogie trash", avec "Female trouble" en 1974 et

"Desperate living" en 1977. Pour l'époque, et pour le grand public, "Pink flamingos" est un concentré de mauvais goût et de répulsion. On y voit des scènes d'exhibitionnisme, de voyeurisme, de sodomie, de masturbation, de goinfrerie, de viol, d'inceste, de meurtre, de cannibalisme, de castration, jusqu'au plan final où Divine mange carrément une merde de chien (pour de vrai comme il l'affirmera toujours, ainsi que Waters). Diffusé presque clandestinement à sa sortie, "Pink flamingos", adoubi par la communauté LGBT, est aujourd'hui devenu culte, à juste titre. "Female trouble", de son côté, provoque le scandale en étant dédié à **Charles "Tex" Watson**, un membre de la "famille" de **Charles Manson**, à qui John Waters a rendu plusieurs fois visite en prison. Le film traite de délinquance juvénile sur fond de culte de la personnalité encouragé par la puissance grandissante des médias. Délinquance de plus en plus exacerbée qui amènera le personnage interprété par Divine à devenir meurtrière et à finir sur la chaise électrique. Après cette trilogie, l'oeuvre de John Waters sera de moins en moins controversée, et finira par trouver sa place dans le cinéma américain. "Polyester" sort en 1981. C'est une satire de la vie de banlieue au début des années 80, avec son quotidien glauque fait de divorces, d'avortements, d'adultère, d'alcoolisme ou de religion. Une version trash de "Desperate housewives". Quand il sort en salles, le film est en "odorama", c'est-à-dire que chaque spectateur reçoit une carte avec différentes cases à gratter au fur et à mesure de son déroulement, cases révélant des odeurs en rapport avec la scène projetée (rose, flatulence, colle à maquette, pizza, essence, chaussures sales, etc). Notons le rôle tenu par **Stiv Bators (Dead Boys et Lords Of The New Church)**, celui d'un petit délinquant qui finit abattu par un rival. "Hairspray", en 1988, revient sur le début des années 60, avec la déferlante de danses toutes plus éphémères, et souvent ridicules, les unes que les autres, sur fond de ségrégation raciale. On peut y voir **Debbie Harry** et **Sonny Bono** (du duo **Sonny & Cher**), les parents d'une jeune vedette de la télévision locale, la chanteuse de rhythm'n'blues **Ruth Brown**, qui a connu son heure de gloire dans les années 50, avec des titres comme "5-10-15 hours", "(Mama) He treats your daughter mean" ou "Mambo baby", ou encore **Ric Ocasek**, des **Cars**, et la chanteuse de variété **Pia Zadora**, qui jouent un couple de beatniks. En 1990, "Cry-baby" donne un sérieux coup de projecteur sur un jeune acteur qui, jusqu'à présent, s'était surtout fait connaître grâce à la série télévisée "21 Jump Street", **Johnny Depp**. L'action du film se situe en 1954, à une époque où **James Dean** et **Marlon Brando** incarnent une certaine jeunesse rebelle. Le personnage de Depp est un chef de gang qui finit par trouver la rédemption grâce à l'amour. Il y a de sérieuses références à "La fureur de vivre" dans ce film, qui voit aussi défilier au casting **Traci Lords**, l'ex star porno, **Iggy Pop**, **Joe Dallesandro**, ex star warholienne, **Patricia Hearst**, petite-fille du magnat de la presse **Randolph Hearst**, dont le rapt en 1974 avait défrayé la chronique, puisque, victime du syndrome de Stockholm, elle avait pris fait et cause pour le mouvement terroriste d'extrême-gauche qui l'avait enlevée, ou encore **Willem Dafoe**. En 1994, l'irrésistible "Serial mom" raconte l'histoire d'une mère au foyer, incarnée par **Kathleen Turner**, qui devient tueuse en série car elle ne supporte pas les faux pas les plus insignifiants dont elle est témoin. Elle peut, par exemple, tuer une voisine qui lui pique sa place de parking, ou le petit ami de sa fille quand il pose un lapin à cette dernière. On retrouve Patricia Hearst et Traci Lords, et on assiste à une prestation du groupe **L7 (Camel Lips)** dans le film). En 1998, John Waters réalise "Pecker", avec **Edward Furlong** dans le rôle titre. L'histoire d'un photographe amateur qui voit sa vie bouleversée par une notoriété aussi soudaine qu'inattendue. L'occasion pour Waters de s'interroger sur le vedettariat et le star-system, qui coupent ceux qui y accèdent de la réalité et du quotidien. Le rôle de la petite amie de Pecker est tenu par la toujours croquignollette **Christina Ricci**. En 2000, "Cecil B. Demented" est une variation sur l'histoire de Patricia Hearst. Ici, une star hollywoodienne, interprétée par **Melanie Griffith**, est enlevée par une organisation terroriste composée de réalisateurs underground, et l'un d'eux, interprété par **Stephen Dorff**, l'oblige à jouer dans son prochain film. L'actrice, développant une sorte de Syndrome de Stockholm, finit par accepter cette situation, donnant dès lors le meilleur d'elle-même dans son jeu. Clin d'oeil, Patricia Hearst y fait une apparition. Son dernier film est sorti en 2004. "A dirty shame" est une comédie autour du sexe. L'action se passe dans une ville divisée en 2 camps bien distincts, les "puritains", qui voient dans le sexe une abomination, et les "pervers" qui baisent et partouzent allègrement. Au fur et à mesure, toute la ville finit par virer perverse. Un sujet si sulfureux que de nombreuses chaînes de cinéma refusent de le diffuser, et que de nombreux médias refusent d'en faire la promotion. Ce qui n'était plus arrivé à John Waters depuis les années 70. Au générique, on note les noms du chanteur **Chris Isaak**, et de la

désormais incontournable Patricia Hearst. Artiste inclassable et personnage hors norme, John Waters a produit une oeuvre très personnelle, comme une catharsis. Ce site, non officiel, est celui de fans du cinéaste. On y parle évidemment de son oeuvre, avec une présentation succincte de ses films et de ses livres. Lui-même bibliophile compulsif, il posséderait 8 000 bouquins, il en a écrit plusieurs, le plus curieux d'entre eux, "Carsick", paru en 2014, étant la relation d'un voyage entrepris 2 ans plus tôt, à l'âge de 66 ans, quand il décide de traverser les Etats-Unis, de Baltimore à San Francisco, sans un dollar en poche et en faisant de l'auto-stop. Un périple accompli avec succès. Peut-être à son plus grand étonnement. Livres et DVD sont d'ailleurs disponibles dans la boutique du site. Mais tout est en anglais. La section "historique" dresse une brève biographie, augmentée d'une liste de liens renvoyant vers les sites consacrés à quelques-uns des réalisateurs l'ayant influencé, dont **Ed Wood** (on s'en serait douté, entre freaks, on se comprend), **Russ Meyer** (qui partage la même obsession pour le sexe cheap et trash), **Ingmar Bergman**, **Rainer Werner Fassbinder** (le cinéma gay à l'allemande), **Andy Warhol** (à qui il rend hommage dans "A dirty shame"), **Herschell Gordon Lewis** (autre pape du cinéma trash) ou **Federico Fellini**. Enfin, une page est consacrée à Divine, qu'on ne peut pas dissocier de John Waters. On l'a dit, les 2 hommes étaient amis depuis l'enfance, ils le sont restés jusqu'au décès de l'acteur en 1988. Pas le plus complet des sites consacrés à John Waters, mais un bon petit site de fan, sans trop de texte, ce qui est plutôt bien si vous n'êtes pas un anglophone averti. John Waters a fait de ses obsessions le pivot central de son oeuvre, ce qui l'a amené à édicter cette maxime définitive : "Life is nothing if you're not obsessed" ("La vie n'a aucun sens si vous n'êtes pas obsédé"). On ne peut qu'adhérer..



www.5years.com

En 1972, **David Bowie**, en pleine période glitter-rock, fait paraître ce qui reste l'un de ses meilleurs albums, "**The rise and fall of Ziggy Stardust and the Spiders From Mars**". Et comme on trouve toujours des fous furieux sur le Net comme dans la vie, une poignée d'entre eux a créé ce site, uniquement consacré à ce disque. Remarquez, des journalistes tout aussi complétistes ont bien écrit des bouquins à propos d'une unique chanson, comme "Lili Marleen" ou "Like a rolling stone" de **Bob Dylan**. Alors pourquoi pas un album ? Qui a fasciné toute une génération d'adolescents, dont certains seront parmi les premiers punks anglais. Mais une petite page d'histoire s'impose. "Ziggy Stardust" (on va faire court pour le titre, sinon ça va bouffer de la ligne en pagaille) est le cinquième album de David Bowie. Il arrive après quelques succès primitifs, notamment le single "Space oddity", en 1969, au moment où Neil Armstrong s'essuie les moon boots sur la Lune, ou l'album "Hunky Dory", en 1971, influencé par **Andy Warhol**, Bob Dylan, le **Velvet Underground**, aussi bien que par **Aleister Crowley** ou **Friedrich Nietzsche**. Un disque sur lequel Bowie est déjà accompagné par les 3 musiciens qui vont incarner les **Spiders Form Mars** sur l'album suivant, le guitariste **Mick Ronson**, le bassiste aux rouflaquettes mammouthesques **Trevor Bolder** et le batteur **Mick Woodmansey**. "Hunky Dory" et "Ziggy Stardust" peuvent être considérés comme des disques jumeaux, puisque la plupart de leurs titres ont été composés en même temps, "Ziggy Stardust" incluant même des chansons initialement prévues pour "Hunky dory". "Ziggy Stardust" est ce qu'on peut appeler un opéra-rock, en ce sens qu'il raconte une histoire, celle d'un alien bisexuel qui devient une rock star sur Terre, le nommé "Ziggy Stardust".

Pourtant, au départ, Bowie n'avait pas prévu d'en faire un concept-album, l'histoire reliant les chansons entre elles ne sera élaborée qu'après coup. Pour créer son personnage de "Ziggy Stardust", Bowie s'inspire largement de **Vince Taylor**. Bowie rencontre Taylor pour la première fois au milieu des années 60, à Londres, au moment où ce dernier traverse l'une de ses nombreuses crises de folie mystique, et où il se prend pour un hybride de dieu et d'alien. A cette époque, Vince Taylor consomme des quantités impressionnantes de LSD et d'alcool. Bowie apprend aussi que, durant ses heures de gloire, Vince Taylor était considéré comme un sex-symbol par l'immense majorité de son public féminin, et qu'il savait en profiter, alignant conquête sur conquête, choisies parmi les nombreuses groupies prêtes à succomber à ses charmes, sans parler de liaisons plus en vue. On lui prête des aventures avec la toute jeune **Sophie Daumier**, future partenaire de **Guy Bedos**, avec **Brigitte Bardot**, ou avec **Catherine Dorléac**, pas encore **Deneuve**. Comme destin, c'est mieux que de choper la peste bubonique. Autre source d'inspiration pour Bowie, le **Legendary Stardust Cowboy**. Ce dernier, originaire de Lubbock, Texas, comme **Buddy Holly**, s'intéresse depuis son enfance aux voyages intersidéraux. En 1961, avant même de se lancer dans une carrière de chanteur, il adopte le pseudonyme de **Legendary Stardust Cowboy** afin de combiner ses 2 passions pour l'espace (Stardust) et l'ouest américain (Cowboy), rajoutant le terme **Legendary** parce que, en toute modestie, il se considère comme une légende vivante. C'est en 1968 que le **Legendary Stardust Cowboy** enregistre son premier disque, « **Paralysed** », sur lequel il chante, joue de la guitare dobro et du clairon, tandis que **T-Bone Burnett** est à la batterie. Quand le disque sort, c'est un choc. Les paroles de « **Paralysed** » sont incompréhensibles, le **Legendary Stardust Cowboy** chante de manière inintelligible, il grogne, il crie, il hurle, il éructe, plus qu'il ne chante, et quand il chante, c'est de manière inarticulée et saturée. En fait, le **Legendary Stardust Cowboy** chante comme chanterait quelqu'un qui serait paralysé de la bouche. En outre, sur scène, il change les paroles à chaque nouvelle interprétation. Malgré son côté anti commercial au possible, « **Paralysed** » connaît un petit succès local, et, après avoir été repressé par Mercury, finit même par entrer brièvement dans le classement du **Billboard**, n° 200 certes, mais classé quand même. Aujourd'hui, le **Legendary Stardust Cowboy** est considéré comme l'un des précurseurs du mouvement psychobilly. Enfin, troisième influence de David Bowie pour créer son personnage de **Ziggy Stardust**, le couturier japonais **Kansai Yamamoto**, qui dessine les costumes que porte Bowie sur scène tout le temps qu'il incarne le personnage, c'est-à-dire pendant 2 ans, jusqu'en avril 1973, et la sortie de son album suivant, « **Aladdin Sane** ». Selon l'histoire de "Ziggy Stardust", celui-ci, qui n'a plus que 5 ans à vivre quand il arrive sur Terre (d'où le nom de ce site), sauve la planète grâce à son sacrifice, après être devenu une star du rock'n'roll, avoir gagné le coeur des teenagers, avoir effrayé leurs parents, avoir séduit tous ceux qui ont croisé sa route. Dans "Rock'n'roll suicide", la dernière chanson du disque, des extraterrestres débarquent lors d'un de ses concerts et le mettent littéralement en pièce sur scène, devant le public. "Ziggy Stardust" développe une vision très christique de la gloire et du succès. L'ère hippie n'est pas si lointaine, elle influe encore sur une bonne partie de la jeunesse occidentale, avec ses miasmes de religiosité. L'album se classe n° 5 en Angleterre, mais seulement n° 75 aux Etats-Unis. 2 singles en sont extraits, "Starman", qui se classe n° 10 en Angleterre et n° 65 aux Etats-Unis, et "Rock'n'roll suicide", n° 22 anglais. D'autres chansons deviennent des classiques, comme "Ziggy Stardust", et son riff de guitare, le pivot du disque, puisqu'elle raconte la vie, de la naissance à la mort, du personnage principal, ou encore "Suffragette City", que Bowie avait écrite pour **Mott The Hoople**, le groupe anglais préférant enregistrer un autre de ses titres à la place, "All the young dudes", qui atteint le n° 3 anglais. "Suffragette City" est construite autour d'un riff de piano à la Little Richard. Pour son album suivant, "Aladdin Sane" en 1973, Bowie reprendra le concept de "Ziggy Stardust", en faisant une sorte de suite "américaine" de l'histoire. Les 3 disques, "Hunky Dory", "Ziggy Stardust" et "Aladdin Sane", constituant une trilogie informelle. C'est donc "Ziggy Stardust" que les concepteurs du site qui nous intéresse ici décortiquent avec science et conscience. Un site encyclopédique qui s'articule en différents chapitres, l'album lui-même (chansons, pochette, outtakes, rééditions), le contexte avec notamment un abécédaire qui couvre la période 1971-1973, et les 4 albums allant de "Hunky Dory" à "Pin ups" (le disque de reprises 60's de Bowie), les **Spiders From Mars**, le groupe qui l'accompagne durant cette même période, des galeries d'images (photos, costumes, artworks), des clips audio ou vidéos (émissions de radio ou de télévision). Avec force informations et anecdotes, les auteurs font un tour quasi exhaustif du sujet, d'autant qu'il est toujours plus ou moins régulièrement mis à jour, selon l'actualité. Un site pour anglophones

confirmés cependant, compte tenu du côté très pointu du sujet. Avec la mine d'informations disponibles, ils pourraient largement en tirer un bouquin.



NEW FOUND GLORY : Forever + ever x infinity (CD, Hopeless Records)

Les vétérans de New Found Glory sont probablement parmi les plus actifs des groupes punks américains. C'est toujours avec étonnement qu'on découvre un nouvel album des résidents de Coral Springs, Floride, pourtant aux fourneaux depuis 1997. Pas une mince affaire, surtout si l'on considère que 3 de ses 4 membres sont là depuis le début. Et encore, on frise le carton plein si l'on songe que le batteur, Cyrus Bolooki, est arrivé quelques mois seulement après la formation. Un quatuor qui était quintet au départ, avec le guitariste Steve Klein, qui a quitté le navire en 2013, sans être remplacé, Chad Gilbert assurant désormais rythmique et soliste à lui tout seul. Le groupe étant complété par le chanteur Jordan Pundik et le bassiste Ian Grushka, à l'origine de New Found Glory, après s'être fait les dents au sein d'Inner City Kids et Flip 60. Un groupe qui a aussi vu passer quelques intérimaires, uniquement sur scène, dont Marky Ramone en 2011, mercenaire de luxe jamais en peine de filer un coup de main quand on lui demande gentiment. Ce petit exposé dressé, pour les ceusses du fond de la classe qui ont zappé les premiers cours, il est temps de faire les comptes. "Forever + ever x infinity" est le quinzième album de New Found Glory, ce qui donne une honnête moyenne d'un et demi tous les 2 ans. Même en relativisant les choses, puisqu'on compte un live et la bagatelle de 4 albums de reprises (3 de thèmes de films et 1 des Ramones) dans cette discographie, ça reste fichrement fécond. Quant aux singles et EP, on en recense une petite quarantaine. Quand je dis que les gonzes sont efficaces, ce n'est pas une litote. A croire qu'ils passent leur temps en studio entre 2 tournées. Il ne doivent pas trop profiter des plages de leur Floride natale. Au cours de sa longue carrière, New Found Glory a connu plusieurs périodes. Au départ, le groupe donne dans un pop-punk estampillé 90's finissantes, on considère même le groupe comme l'un des pères fondateurs du style, puis évolue vers des sonorités un peu plus dures, goûtant au punk-rock, à l'indie-rock, au post-punk ou au hardcore. Aujourd'hui, comme le déballe cet album, ils ont tendance à taper un peu dans tous ces styles, faisant de ce disque un ensemble moins homogène et moins monolithique que leurs premiers efforts, mais plus universellement transmissible. Ce mélange de pop-punk et de hardcore, que d'aucuns appellent

easycore, permet de se lover dans les bras de mélodies intègres et caressantes ou de se livrer à d'impétueux et tapageurs ébats avec le même entrain et une conviction affirmée. Un disque qui marque un certain retour vers la musique des débuts, tout en conservant les guitares teigneuses des époques plus récentes. Quant au nombre de titres plutôt inhabituel pour un tel engin, 15, dont plusieurs d'une longueur conséquente, il s'explique par le fait que, au moment d'établir le track-listing, le groupe n'a pas pu se résoudre à en écarter certains, décidant de garder tout ce qui a été enregistré. Une manière de récompenser les fans fidèles, et de convaincre les nouveaux convertis de la vitalité d'un quatuor sur lequel le temps semble glisser sans heurt. Ce n'est pas donné à tout le monde, surtout dans le monde du punk, souvent rattrapé par les excès et/ou la limite d'âge. Ils ne saluent pas l'immortalité apparente de Jason Voorhees (la saga des "Vendredi 13") par hasard dans l'un des titres de ce disque.

PUNKULTURE 7 (Mass Productions - www.massprod.com)

A quelque chose, parfois, malheur est bon. "Punkulture" est un fanzine annuel, qui paraît normalement en fin d'année, pile à temps pour se retrouver dans vos Docs ou vos Converse sous le sapin. Ainsi, le numéro 6 a-t-il paru fin 2019. Logiquement, si vous m'avez bien suivi, le numéro 7 aurait dû sortir fin 2020. Non ? Eh ben non, justement. A cause du confinement décrété par notre petit maréchal Macron-Pétain, nous avons tous eu beaucoup de temps à occuper du mieux qu'on a pu, la rédaction de "Punkulture" incluse. Aussi Vincent, rédacteur en chef émérite de ce modeste périodique (hum, modeste, vu la pagination, la qualité et le luxe du fourbi, c'est une belle litote), a-t-il habilement décidé de distraire ses troupes utilement en les pressant de se mettre devant leurs claviers en vue de boucler ce nouveau numéro avant l'été. On imagine le branle-bas de combat dans les chaumières et les squats. D'aucuns étaient prêts, d'autres pas, il a donc fallu se remettre fissa au boulot pour remplir 100 nouvelles pages de belle et bonne culture punk. Sinon, les sanctions auraient été terribles. Si vous ne connaissez pas Vincent, il aurait été capable de faire écouter en boucle aux retardataires ses vocalises matinales sous la douche un lendemain de fiesta abondamment arrosée avec supplément de gueule de bois carabinée. Je ne suis pourtant pas fleur bleue, mais je ne souhaiterais ça à personne, pas même aux pires salopards que cette Terre puisse porter, du criminel de guerre endurci au curé pédophile récidiviste en passant par l'islamiste terroriste fanatique. Quoi que, en réfléchissant bien, pour des psychopathes pareils, est-ce que ça pourrait quand même être considéré comme de la torture selon la Convention de Genève ? Je m'interroge. Mais foin de creux et vain questionnement, personne n'a voulu prendre ce risque dans l'organigramme de "Punkulture", et tout le monde a respecté scrupuleusement les délais impartis. Il est fort ce Vincent. Et voilà le résultat, pour sacrifier avantageusement au farniente sur les plages du Crotoi ou de la Baule cet été, tout en stimulant vos petites neurones atrophiés par vos errances zombies dans des villes désertées, vous avez droit à un "Punkulture" tout chaud sorti des presses. Bande de petits veinards. Le zine reste fidèle à sa propre tradition, parcourant tout le spectre punk sous une ragoûtante couverture dessinée par Tôma Sickart, qui, comme ses prédécesseurs, se voit gratifier d'un article lui permettant de présenter son travail graphique. Et le sagouin a du talent, que c'en est frustrant de ne pas savoir soi-même tenir un banal crayon de couleur dans ses petits doigts boudinés. Pour le reste du sommaire, le plus simple est encore de vous le répertoire, catégorie par catégorie. Le punk, c'est d'abord une musique, et donc des groupes. Qui se ramassent encore à la pelle dans ce numéro : the Reason Why (avec de vrais morceaux de Lion's Law, Happy Kolo ou 8°6 Crew), U-Sister (avec un vrai bout de Ludwig Von 88, le bassiste Charlu), Abject (avec de vrais futurs Satellites), los Tres Puntos (avec de vrais vétérans ska-punk), Blank (un Invendable plus vrai que nature), Punho de Mahin (de vrais brésiliens), les Thugs (avec un vrai bouquin de nouvelles qui leur est consacré), Marky Ramone's Blitzkrieg (avec un vrai qui vous savez), TSOL (avec un vrai chtarbé dans le rôle du chanteur), Laul (un vrai touche à tout, entre graphisme, Lucrate Milk et Bérurier Noir), One Burning Match (une vraie allumette hardcore capable de vous faire péter la sono), les Rats (de vrais ressuscités), Suicide (de vrais faux nihilistes primo-punks), Lion's Law (de la vraie oi ! stakhanoviste), Tados (de vrais purs et durs), Pressure Pact (de vrais hollandais volants, littéralement, photos à l'appui). Le punk, ce sont aussi des activistes pour faire vivre la scène, fanzine (Eau De Javel), blog (Never Mind The Wrinkles, par des vieux pour des vieux), label (Pirates Press). Le punk, ce sont encore des tournées, avec vans pourris (et vannes pourries à l'intérieur), bière tiède et galères de rigueur, de quoi ramener des tonnes de souvenirs, et les faire partager au long de scene-reports

vivants et suffestifs : die Schwarzen Schafe (Allemagne) en Argentine ; Tromblon et Constante (France) en Europe, jusqu'en Biélorussie, en passant par l'Allemagne, la République Tchèque, la Pologne ou la Slovaquie ; Bad Nasty et Krays (France et USA) sur la côte nord-est des Etats-Unis. Le punk, ça se décline également à l'échelle d'une ville ou d'un pays, d'où des reportages en immersion en Finlande, au Pérou (option groupes féminins uniquement) ou à Toulouse. Pour le reste, on retrouve des rubriques récurrentes, comme les pages de Marco (souvenirs de concerts, il signe aussi l'édition, chacun son tour), de Blam-Blam (qui combat le coronavirus à coups de citations punk), d'Hugauze (qui dresse un panorama des meilleurs bouquins jamais écrits sur le punk dans la langue de Steve Jones ou de Cheetah Chrome), de Dr Albeer (qui se penche sur l'origine du ska, vaste programme), de Titi (qui pousse quelques coups de gueule salvateurs) ou de BB Coyotte (avec ses petites vignettes crobardées), sans oublier les chroniques disques (moins nombreuses qu'à l'accoutumée puisque seulement 6 mois se sont écoulés depuis le numéro précédent, dont 3 de quasi mort culturelle), livres et fanzines. Le zine est disponible chez Mass Prod, soit sur le site, soit en concerts, quand ça repartira. On doit aussi pouvoir le trouver dans quelques boutiques, mais c'est sûrement très aléatoire. "Punkulture", ça se mérite.

The SEWER RATS : Magic summer (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Pas sûr que l'été qui démarre (au moment où j'écris ces lignes) soit si magique que ça, vu la merde dans laquelle on baigne depuis quelques mois, mais au moins les Sewer Rats tentent-ils de s'en persuader. Pourtant, avec leur nom, la fange et les égouts, ils devraient connaître. C'est peut-être ça en fait le sel et le piment de la chose, un virus qui fout le bordel, c'est plutôt bon pour le moral de rats des villes, ce qui expliquerait le côté rigolard de leur musique, un power-pop-punk très 90's dans l'esprit, école Fat Wreck ou Lookout. Des mélodies détendues, des accords gouailleurs, des tempi sous EPO, il n'en faut pas plus pour trouver fort plaisante la douzaine de crapuleries fort gironde qui constituent le quatrième album des allemands. Un délicat parfum d'eau de Cologne (leur ville d'origine) pour chasser l'infection du coronabidule et la peste de cloaque d'où ils émergent régulièrement pour postillonner avec sincérité et certitude un petit bacille *Yersinia Pestis Punkus und rollis*, et ainsi propager une belle petite purpura ramonique. Car ils manient la négation comme s'ils s'appelaient tous Dee Dee, Johnny ou Joey, des titres comme "I don't wanna go to the dentist no more" (moi non plus les gars, je ne veux plus y aller chez le charcutier gingival, autant finir à la bouillie et au petit pot pour bébé), "I don't wanna go to the shrink no more" (là, je m'en fous, je ne me suis jamais allongé sur le canapé d'un inconnu qui veut fouiller dans mes souvenirs d'enfance pour savoir si je me tripotais les trillili en matant mon nounours en peluche), ou "I don't wanna leave my room no more" (le rêve, garder la chambre et ne plus avoir à subir les outrages de l'environnement humain, l'enfer c'est les autres comme disait Jean-Popaul) ne laissent place à aucune équivoque. Présenté comme ça, ça pourrait paraître un tantinet nihiliste, mais il y a aussi du positif chez nos mulots urbains ("Rejuvenate", "I'm quitting my job", "Magic summer"), de quoi attendre un peu avant de se tirer une balle ou d'ouvrir le gaz. On ne sait jamais, sur un malentendu, ça pourrait peut-être aller mieux un jour. Pour l'heure, l'été magique, c'est plutôt ravage au camping.

RICCOBELLIS : Battlestar galactica (CD, Monster Zero)

Quand on parle de famille, il y a 3 cas de figure. La famille qu'on se choisit, faite de potes. Celle qu'on nous impose, recomposée le plus souvent. Et la vraie, celle du sang, des gènes et du couple spermatozoïde-ovule. De famille, les Riccobellis en sont une vraie de vraie, 3 frères originaires de Brescia, en Italie, là d'où le coronavirus est parti à l'assaut de l'Europe. Accessoirement, on souhaite le même succès conquérant aux Riccobellis, qui ne sont pas allés bien loin pour trouver leur nom de groupe, c'est tout simplement leur vrai nom de famille. Pourquoi se compliquer la vie quand on peut se la jouer tranquille pépère ? Est-ce pour rester dans la thématique domestique qu'ils ont décidé de faire des Ramones leurs mentors spirituels ? Les New-Yorkais formant, pour le coup, un clan imposé, re(dé)composé, plutôt qu'une fratrie coup de coeur, quand on sait les inimitiés et les antipathies qui ont vite gangrené la plus ou moins belle entente des débuts. Les Riccobellis, depuis 10 ans, et avec 3 albums dans la gibecière, se présentent comme d'habiles tenants d'un punk'n'roll jovial et acidulé. Rien de baveux ni d'approximatif dans cette musique qui fait le grand écart entre la pop 60's ("I remember you" aurait sûrement fait gambergé un Phil Spector sous acide) et le punk 70's

("Without you" est plus ramonesque que nature), enfournant les riffs séminaux avec une aisance qui frise l'insolence, ironie foudroyante et second degré comme lots de consolation afin d'être sûr qu'on est bien sur la même ligne éditoriale que les Daltons du punk binaire ("I don't wanna go in a psycho therapy"). Le rythme est trépidant, le chant est sardonique, les guitares sont acérées, les harmonies sont chorales, les mélodies sont capiteuses, la démarche est intègre, la conscience est pointilleuse, pas de doute, on est en pleine fête du power chord. Ne manquait plus que la science-fiction de série B ("Battlestar Galactica"), l'histoire d'amour pour losers ("Alone tonight"), l'attaque de zombies ("the night of the living dead"), ou le sexe, la drogue et le rock'n'roll ("Drunk & drugs") pour figoler le bazar, suffisait juste d'évoquer tout ça dans les textes, et le tour était joué. Et ma chronique bouclée pile poil dans la durée de cet album. Putain, je suis trop fort quand je veux !

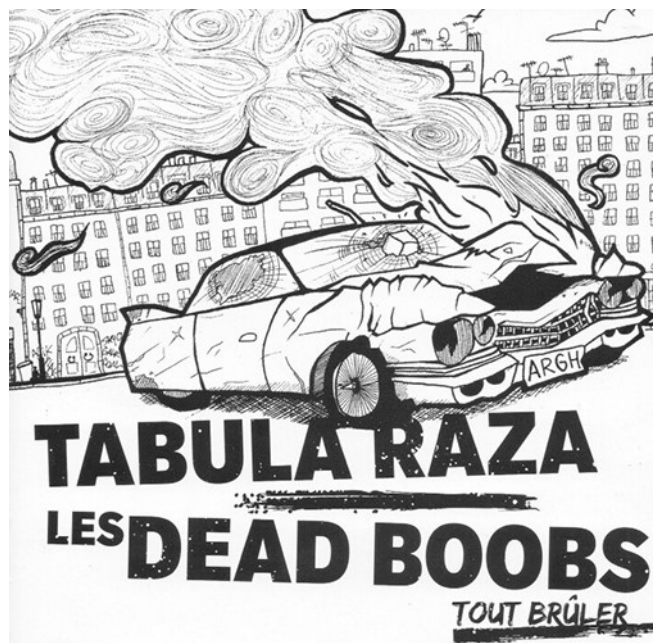
LUCY and the RATS : Got lucky (CD, Dirty Water Records/ Stardumb Records/Surfin' Ki Records)

Les australiens ont de quoi être jaloux, depuis que Lucy Ellis a quitté Melbourne pour s'installer à Londres ils ont perdu l'une de leur plus fine gâchette power-pop. Dans son pays natal, Lucy avait connu le succès avec les Spazzys. Dans son pays d'adoption, elle paraît prendre le même chemin. Après un premier album chez Monster Zero en 2018, voici le deuxième long métrage de Lucy and the Rats. Ces derniers sont formés par 3 ex Johnny Throttle, les guitaristes Joe Tolosa et Liam Brody, et le batteur Manu Santos, un autre expatrié, il est espagnol, qui a aussi fait partie des Tumbitas. Cet album est un chouia moins pop-punk que le précédent, mais toujours aussi power-pop, entraîné par la voix de Lucy (elle est aussi bassiste), fraîche et acidulée comme un bonbon à la menthe. Ce qui, par temps de canicule, n'est pas l'un de ses moindres mérites. Lucy, principale auteure-compositrice du groupe, elle signe 11 des 12 titres, le dernier étant dû au guitariste Liam Brody, sait trisser d'exaltantes mélodies, qui tracent une ligne directe entre les girl-groups des années 60 et les gangs power-pop des années 80. Pire qu'une épidémie spatio-temporelle. Elle n'hésite d'ailleurs pas à ralentir le rythme sur près de la moitié des morceaux, alignant quelques mid-tempi aussi envoûtants que le regard brûlant d'une succube en chasse. On se laisse prendre sans résistance. Voilà bien là le charme vénéneux d'un groupe qui sait souffler le chaud et le froid, qui sait dompter le feu et la glace, qui sait appliquer la braise et le sorbet. Quant aux crédits du disque, on ne s'étonnera guère de noter qu'il est produit par Jim Diamond, devenu, depuis quelques années, incontournable pour qui veut faire passer sa musique pour aussi essentielle que l'air qu'on respire ou que l'eau qu'on boit, vitale donc. Et puis, dans un coin, on découvre que Johnny Casino a aligné quelques accords de guitares pour soutenir l'entreprise. Un petit clin d'oeil aux racines australiennes de Lucy Ellis.

TABULA RAZA/Les DEAD BOOBS : Tout brûler (Split CD, Trauma Social/Kanal Hysterik/General Strike/Zone Onze Records)

Le punk se la joue collectif sur ce split CD qui réunit 2 groupes parisiens, au sens large du périphérique. Tabula Raza, après un premier album en 2018, évolue vers un punk-rock qui allierait la branlette salvatrice du Starshooter des débuts ("Je n'appartiens qu'à moi-même"), la colère rugissante des Cadavres fraîchement sortis de leur caveau ("J'veux pas devenir prolétaire"), la contagion musicale d'Oberkampf et la détresse lexicale de Béruier Noir ("No feeling"), sans oublier le rock'n'roll crépusculaire de Marie et les Garçons ("Rebop Tabula"). Débrouillez-vous avec toutes ces références pour tenter de vous faire une idée de l'intensité oppressante du punk de Tabula Raza ("Interlude" est une sorte de poème gothique déclamé plus que chanté sur une musique qui vous prend à la gorge comme une éclaboussure de gaz moutarde). Si, des 2 groupes, il en est un capable de tout brûler sur son passage pour ne pas manquer à la parole donnée dans le titre du disque, c'est bien Tabula Raza. Chez les Dead Boobs, on est plutôt dans l'énergie fruste et la puissance brute. Eux ont déjà 2 albums dans le rétroviseur, de quoi expliquer les nichons en gants de toilette, et n'envisagent guère de dévier de leur idée directrice. Le punk-rock des Dead Boobs est anarchique, revendicatif, protestataire, braillard, tumultueux, entre la manif de rue et l'A.G. cheminote, pas vraiment du genre à courber l'échine ou à faire profil bas face au patronat, aux banquiers, aux CRS et aux politiciens qui les chapeautent. Une fois qu'on a dit ça, on n'a sûrement pas résolu le problème, mais on a au moins pu expulser un peu de sa rage intérieure, ce qui ne peut pas faire de mal. Mention spéciale à "On est allé-e-s", petit instantané d'une certaine scène rock parisienne qui gravite autour d'un bar mythique, le Holy Holster, les

Dead Boobs n'hésitant pas à balancer les noms de certains habitués du lieu. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Marrant. Tout ce petit monde ne carbure sûrement pas à l'eau minérale, ce qui ne les empêche pas de trouver leur dose de calcium et de magnésium dans des boissons nettement plus houblonnées.



La BANDE A KAADER : Kaader m'a tuer/TADOS : Emplastre, moleta e venjança (Split LP/CD, Pourvu Xa Dure/Trauma Social/Zone Alternative Distro/Mass Productions/Rusty Knife/Has Been Mental)

Un split album partagé par 2 groupes fort proches, collectivement et même personnellement, puisqu'il paraît que Mumu, la chanteuse de la Bande A Kaader, et Ratboy, le batteur de Tados, sont loin d'être des inconnus l'un pour l'autre, mais on ne va non plus tomber dans le colportage de ragots. Une chose est sûre, ce split album marque la fin de l'aventure pour la Bande A Kaader, démarré en 2012, et qui aura donc couru sur une petite dizaine d'années. Pas de quoi démeriter. En 5 titres, la Bande A Kaader soulève quelques loupes politiques ("Les grands-mères de la Place de Mai", "Ménard"), sociétaux ("Fille", "Skinhead boy") ou historiques ("Les enfants de la Commune"). Une constante pour un groupe qui tartine un punk-rock vitupérant et hargneux, si possible en moins de 2 minutes, sans artifice ni garniture ni accalmie. Un punk-rock au plus près de l'os, urticant et rêche comme le macadam des rues quand on le voit de trop près, après un contact un peu trop rude. Mais ça peut être aussi le mur de brique d'une usine désaffectée ou la grille d'enceinte d'une usine Sevezo. Les raisons ne manquent pas de se colleter avec des obstacles de ce genre. Chez Tados, qui n'ont pas l'intention de prendre leur retraite pour l'instant, le discours est plus développé, au moins sur la longueur (on peut dépasser les 4 minutes par titre si besoin), puisqu'il reste immuable depuis le début, même si l'intransigeance de la rhétorique peut parfois paraître assez inconfortable. En gros, si vous n'êtes pas avec eux, vous êtes forcément contre eux. Pourquoi pas, mais ça ne laisse guère de place à la nuance, et ça peut vite dévier vers une certaine forme d'intolérance intellectuelle, ce qui, a priori, est à l'opposé des thèmes abordés. Pour rendre le verbe plus porteur, Tados arrose son punk-rock de larges rasades hardcore. Le groupe n'est pourtant qu'un trio, mais il cultive les décibels comme un orchestre symphonique branché sur le 220. On n'ose imaginer ce qu'aurait donné un titre enregistré en commun par les 2 groupes en guise de pot d'adieu pour la Bande A Kaader. Le studio y aurait-il résisté ?

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

FORMATS COURTS

Ty SEGALL & Mikal CRONIN : Pop song (CDEP, Goodbye Boozy Records)

Réédition d'un EP paru initialement en 2009, sur ce même label italien Goodbye Boozy Records (qui l'avait déjà réédité une première fois en 2012, ils ont de la suite dans les idées), il s'agit de l'un des 2 seuls disques enregistrés par le duo californien, avec l'album "Reverse shark attack", cette même année 2009. Ty Segall, écussonné par les Oh Sees, assène un garage-punk lo-fi crédible et sournois à la fois. Avec lui, le moins c'est le mieux. Pour cette formule en duo guitare-batterie, il a choisi de faire la paire avec Mikal Cronin, l'un des membres de son groupe d'accompagnement. Le garage délivré par le duo est méchamment foutraque, iconoclaste et déluré, jusqu'aux résurgences free-jazz de "Kit Carson", avec son saxophone en roue libre. Pop ? Assurément non ! Sauvage ? Indéniablement oui !

COLLISION : Immortels (CDS, Une Vie Pour Rien)

TCHERNOBYL : Consumé par le feu (CDEP, Une Vie Pour Rien)

Ce n'est pas un emprisonnement généralisé qui allait empêcher le label Une Vie Pour Rien de continuer à oeuvrer pour le bien de la oi ! A preuve la sortie de ces 2 45t. Collision est un groupe nantais, "Immortels" est leur premier effort (après une démo). Pas de oi ! pure et dure chez Collision, mais plutôt un power-punk voluptueux et suave, avec riffs de guitare attachants et chœurs caressants, même si les textes sont nettement plus sérieux et soucieux. Voilà qui dénote un peu au catalogue du label. Retour à la oi ! avec les parisiens de Tchernobyl, dont "Consumé par le feu" est également le premier disque (après 2 démos). Décidément, le carnet rose est bien rempli dans cette rubrique. La musique de Tchernobyl est localisé "Chaos en France", mais avec le son du 21ème siècle. Hargneux et montrant les dents, Tchernobyl est aussi vénéneux que la vieille centrale après implosion. De l'adéquation du nom d'un groupe à sa musique, et inversement.

SLIME CITY : Démo 2020 (CDEP, Can I Say ? Records)

Nantes est décidément à l'honneur sur cette page, puisque Slime City se présente comme une sorte de super-groupe de la ville. En effet, au sein de ce quatuor punk, on trouve Marthe (basse, Brainfreeze), Guillaume (guitare et chat, Brainfreeze et Circles) et François-Xavier (batterie, Justin(e)), aidés de la saxophoniste Elise. Parité respectée en plus, c'est Marlène Schiappa qui va pouvoir se gargariser sur les plateaux de télévision... Ah non, merde, c'est vrai, elle a été mutée. Loin de la gelée informe dont le groupe tire son nom, Slime City bâtit un édifice plutôt compact où le punk et le surf se côtoient autour d'un tronc commun, le cinéma d'horreur ("Two headed transplant" et "King Kong stomp" sont même agrémentés d'extraits de dialogues). Il est vrai que, quand on s'inspire d'un bon gros nanar de série Z pour trouver son patronyme scénique ("Slime City", de Gregory Lambertson, sorti en 1988, dont le meilleur morceau reste son affiche cartoonnesque, le même ayant réalisé une suite, "Slime City massacre", en 2009), on ne va pas faire dans le sérieux et le pontifiant, ce serait un comble. En attendant, cette démo est terrible.

FRANCOIS PREMIERS : Franciscopolis (CDS, Poseur Records)

Pendant qu'on est dans les super-groupes, un petit tour au Havre avec les François Premiers. Le jeu de mot sur leur nom, odieusement drôle, cache un fait, les 4 musiciens se prénommant François. François Lebas (guitare, ex Fixed Up, Backsliders et actuel Asphalt Tuaregs), Frandol (guitare, François Pandolfi de son vrai blase, ex Roadrunners et Kitchenmen), François Fenouil (basse, Asphalt Tuaregs) et Guillaume Tranié (batterie). Quoi ? J'en vois qui renâclent, il ne s'appelle pas François lui ? Non, c'est vrai, mais il est en train de coller un procès à ses parents pour faute de goût. Le trait d'humour ne serait pas si savoureux si, en sus, on n'en appelait pas à l'histoire, et en précisant que Le Havre fut fondée en 1517 par... François 1er, le vrai, le vainqueur de Marignan, comme vous avez dû l'apprendre à l'école. Ça aurait été couillon de passer à côté d'une telle occasion. Musicalement, les citoyens Lebas et Frandol ne renient pas leurs primes amours rock'n'roll, les François Premiers oscillant entre le punk'n'roll de Fixed Up et la power-pop des Roadrunners, quelque part entre les Flamin' Groovies période Chris Wilson (dont ils reprennent "Don't put me on" en face B) et une scène australienne élégante et racée. Les François Premiers seront-ils aussi flamboyants que leur illustre et royal prédécesseur ? Faudrait pas qu'un nouveau Robespierre et une nouvelle Terreur viennent couper quelques nouvelles têtes.

The RED-HEADED LEAGUE : Project : Chupacabra (EP, Strictly Wicked Records - www.theredheadedleague.com)

Revisitant quelques mythes typiquement américains (voiture fantôme, sorcière gothique, animal légendaire, et panique générale quand on croise tout ça en même temps), Red-Headed League ne prétend ni à l'arrogance ni à la vacuité d'un rock tape-à-l'oeil, lui préférant l'authenticité d'une musique pétrie à la main, chantournée au rabot, martelée à l'huile de coude, bref, mitonnée à l'ancienne. Le rock'n'roll de Red-Headed League sent la poussière, l'herbe fraîche et le marigot.

Originaire de Kansas City, le groupe aime les guitares fuzz, l'orgue psychédélique et les voix abrasées au 30 ans d'âge. Après 2 EP et un album, "Project : Chupacabra" vient ajouter un nouveau carré de titres à une discographie impeccable et savamment menée. Comme le groupe, sa musique est parfaitement ancrée dans un midwest qui a longtemps servi de frontière entre l'est "civilisé" et l'ouest "sauvage", se nourrissant de ces 2 cultures, entre le nord "cultivé" et le sud "péquenot", s'abreuvant à ces 2 sources de vie. Depuis 2017, le quatuor d'origine s'est fortifié d'un cinquième membre, notre vieil ami Joey Skidmore, qui a amené une deuxième guitare un brin plus garage dans une musique profondément américaine, au sens noble du terme. A noter que cet EP est pressé en 2 couleurs de vinyl différentes, pourpre foncé ("deep purple" en anglais) et rouge sang ("blood red"), tout un symbole chromatique.

CHUCK NORRIS EXPERIMENT vs. SATOR (CDEP, Ghost Highway Recordings)

Là, c'est un peu le combat des chefs, il y a de la compétence au centimètre cube d'aquavit, les haches de guerre sont de sortie, et les forêts suédoises résonneront longtemps des clameurs de l'action et des cris de l'effort. A ma gauche, Chuck Norris Experiment (Gothenburg), sur le front depuis 2004 (voire même depuis 1998 si l'on considère que 3 de ses membres, le chanteur Chuck Ransom, le guitariste Chuck Rooster et le batteur Chuck Buzz sévissaient déjà ensemble au sein de Rickshaw). A ma droite, Sator (Borlänge), sur la brèche depuis 1981. L'affrontement de ces 2 mastodontes du power-rock'n'roll laissera des traces dans les sagas. Les 2 clans lâchant la bride à leurs instincts primaires et à leur volonté farouche de ne pas céder une seule double croche à leur adversaire. Le conflit se règle en 4 rounds. Les 2 premiers sont à l'avantage de Chuck Norris Experiment, qui expédie 2 uppercuts sévèrement pernicieux. "Turning me inside out" vous retourne la table aussi facilement qu'un Mike Tyson agacé par sa prostate, tandis que "One hand on the hip", prétendument acoustique (en fait, on n'y entend qu'une guitare et quelques percussions pour accompagner Ransom), assène un knock-down hyper sensuel en à peine plus d'une minute, dans la foulée des 10 titres de leur dernier album, "Shortcuts", dont la version électrique de ce même morceau. Après cette mise en bouche qui a fait voler quelques protège-dents, Sator reprend la main pour les 2 dernières reprises. "Feathered remedy" attaque direct dans le bois dur en sortant les tronçonneuses, ce qui, normalement, n'est pas permis par la fédération internationale. Mais on n'a jamais dit qu'il fallait respecter les règles. Ça a au moins le mérite de mettre une bonne partie du public de leur côté en entonnant quelques choeurs de ferrailleurs. Tandis que "A song to you" (là encore, guère plus d'une minute chrono), clôt le débat sur une note allègre et virevoltante. Après délibéré quant à l'hygiène douteuse des 2 monstres, les juges ne peuvent que constater le match nul. Il va falloir remettre ça les gars.

L'ENCYCLO DEGLINGO DE LEO

BOCHE

Catégorie d'allemand portant fièrement le vert-de-gris et marchant au pas de l'oie. Les plus anciens d'entre nous, bien que n'ayant pas connu la Seconde Guerre Mondiale, ont entendu parents ou grands-parents utiliser largement ce mot de boche pour désigner les soldats teutons en villégiature en France entre 1940 et 1944. Certes, le terme était un tantinet péjoratif, mais, en même temps, faut comprendre. Après tout, ces touristes d'un drôle de genre s'étaient un peu imposés dans le paysage, sans vraiment avoir été invités. Des pique-assiettes ! De quoi désorganiser une petite vie bien rangée, même si eux-mêmes aimaient l'ordre. Un peut trop peut-être. Mais au fait, pourquoi les appeler des boches ? Ce mot ne semblant guère avoir de rapport avec le terme d'allemand, et encore moins avec celui de nazi. En fait, ce n'est pas pendant la Seconde Guerre Mondiale qu'il est sorti du casque à pointe, mais pendant la répétition générale des grandes migrations prussiennes en France, la guerre de 1870. « Boche » est une aphérèse, une déformation phonétique de « alboche », « al » pour « allemand », « boche » peut-être pour « bosse », terme lui-même dérivé de l'occitan « caboça », qui, dans cette acception, désigne la « tête », sens que l'on retrouve, par exemple, dans « caboche », ou dans « Rigolboche », surnom d'une danseuse de cancan célèbre sous le Second Empire, un pseudonyme formé à partir des mots « rigolo » et « boche », qui désigne alors une personne très drôle, ce que devait être la citoyenne Amélie Marguerite Badel pour l'état-civil, aussi affublée d'un autre petit nom, « la Huguenote », une cumularde. En Alsace-Lorraine, au moment de la raclée subie par les troupes de Napoléon III, on utilisait couramment l'expression « tête de boche », soit « tête de bois », dans le milieu de l'imprimerie, un terme appliqué aux belges et aux allemands, qui comprenaient difficilement les explications des metteurs en page, soit parce qu'on leur attribuait une certaine lenteur intellectuelle, soit parce

qu'ils comprenaient mal la langue française, et encore plus mal l'argot typographique. Notons aussi que, en bas allemand et en néerlandais, le mot « bosch » désigne le « bois », comme dans le nom néerlandais de la ville de Bois-le-Duc, aux Pays-Bas, 's-Hertogenbosch. Bref, tout ça pour dire que, pendant la guerre de 1870, les soldats français commencent à appeler boches leurs homologues allemands. Pas longtemps, puisque ces derniers renvoient vite nos braves troufions dans leurs foyers. La popularité du boche atteint son apogée durant la Première Guerre Mondiale, dans les tranchées, où les poilus doivent trouver à s'occuper entre deux charges meurtrières. Le boche devient celui d'en face, plus que l'ennemi, puisqu'il semble que les soldats français n'y donnent toujours aucun sens péjoratif. Du coup, le mot « boche » passe naturellement dans le langage courant. Ce qui explique que, durant la Seconde Guerre Mondiale, l'usage le ressorte de son demi-sommeil, l'habillant cette fois des oripeaux agressifs et acrimonieux qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Entre la Première et la Seconde Guerre Mondiale, les choses ont changé, on n'est plus dans l'espèce de statu-quo bancal qui voulait que, jusqu'alors, les guerres ne concernaient, en principe, que les militaires. Désormais, les civils subissent de plein fouet une Occupation dure et autoritaire. Le boche devient le salopard honni et exécré, ce qu'il est de facto, sous la férule hitlérienne. La haine de l'allemand entraîne, dans la foulée, l'usage d'autres noms peu amènes, « fritz », « chleuh » (curieusement dérivé du nom d'un peuple berbère du Maroc), « fridolin », « frisé », « vert-de-gris » (pour d'évidentes considérations vestimentaires), « doryphore », « teuton » (du nom d'une ancienne tribu germanique qui, alliée aux Cimbres, fut défaite par le général romain Marius en 102 avant J.-C. près de l'actuelle Aix-en-Provence, avant de voir son nom repris par les Chevaliers Teutoniques, dont l'état qu'ils fondent au XIIIème siècle dans le nord de l'Allemagne actuelle et dans les pays baltes servira de modèle au futur royaume de Prusse). Pour terminer, signalons que, par extension, durant les deux Guerres Mondiales, l'Allemagne sera souvent appelée Bochie, logique.

CHARITE BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME

Proverbe qui tout bon égocentrique fait sien en toutes circonstances et en tout temps. L'une des maximes fondatrices de toute vie en société. En effet, l'altruisme, c'est bien joli, mais s'occuper des autres, au risque de n'en recevoir aucune reconnaissance, ne vaudra jamais le fait de s'occuper d'abord de soi. Personnellement, c'est l'un des fondements de ma propre doctrine de vie. De la même manière que je préfère que les autres ne s'occupent pas de mes affaires, j'évite de m'occuper des leurs. C'est encore le meilleur moyen de garder des relations pas trop pourries avec autrui. Quant aux autres que je ne connais pas, quel besoin aurais-je de m'occuper d'eux ? Que chacun se débrouille avec ses problèmes, qui sont déjà bien assez chiants à gérer quand il ne s'agit que de soi. Un robinet qui fuit, c'est déjà pas de la tarte à réparer, alors quand c'est chez les voisins... Tant que ça ne tend pas à devenir les Grandes Eaux de Versailles... A ceux qui vilipenderaient un égoïsme trop prégnant, on peut toujours répondre qu'il existe un autre sens à ce proverbe. En effet, s'occuper d'abord de soi, c'est aussi s'occuper de ses propres défauts (sous-entendu, en tentant de les améliorer) avant de critiquer ceux des autres. Et là, n'est-ce pas faire preuve d'une certaine forme de bienveillance vis-à-vis des autres ? Donc, d'un seul coup, se replier dans son repaire intellectuel pour réfléchir à sa petite personne ne devient-il pas générosité en n'emmerdant pas l'autre ? D'ailleurs, trop de charité tue la charité. Un autre proverbe ne prétend-il pas que « La charité pour fille a la condescendance » ? Et la condescendance n'est-elle pas une forme d'orgueil ou de complexe de supériorité ? Je te donne ou je t'aide parce que moi j'ai les moyens, intellectuels, physiques, financiers, de te donner ou de t'aider. Ce qui revient, finalement, à rabaisser l'autre. Et qui est confirmé par cette autre sentence : « On donne par orgueil plus que par charité ». Quant à l'origine de ce « Charité bien ordonnée commence par soi-même », si elle est souvent datée du XVIIIème siècle (on la trouve, par exemple, dans « Le testament » de Maria Edgeworth), il semble qu'on puisse la faire remonter jusqu'au Moyen-Âge, sans lui attribuer ni date ni paternité précises. Il s'agit très probablement d'une altération de quelques principes dont la Bible foisonne, bien que la maxime, sous cette forme, n'y figure pas formellement. Ce qui n'encourage guère à pratiquer cette charité qu'il est de bon ton de louer, tout en vouant à l'opprobre publique qui ne s'y plie pas. Mais peu me chaut, je vis très bien avec mon égoïsme, merci. Même dans les avions, les consignes de sécurité préconisent de s'occuper d'abord de son propre masque à oxygène avant, éventuellement, d'aider les autres à enfiler ce foutu truc qui se balade devant notre nez. Et comme, en plus, quand il faut le mettre, c'est en situation d'urgence, avec le stress que ça génère, on comprend qu'on a plus urgent à gérer que son voisin de siège qui pleure sa race et appelle sa mère plutôt que d'essayer de sauver sa peau, dont je n'ai que faire. Une peau, j'en ai déjà une, parfaitement à ma taille, ça me suffit.